

## Technical and Bibliographic Notes / Notes techniques et bibliographiques

Canadiana.org has attempted to obtain the best copy available for scanning. Features of this copy which may be bibliographically unique, which may alter any of the images in the reproduction, or which may significantly change the usual method of scanning are checked below.

Canadiana.org a numérisé le meilleur exemplaire qu'il lui a été possible de se procurer. Les détails de cet exemplaire qui sont peut-être uniques du point de vue bibliographique, qui peuvent modifier une image reproduite, ou qui peuvent exiger une modification dans la méthode normale de numérisation sont indiqués ci-dessous.

- |                                     |   |                                     |   |
|-------------------------------------|---|-------------------------------------|---|
| <input type="checkbox"/>            | Coloured covers /<br>Couverture de couleur  | <input type="checkbox"/>            | Coloured pages / Pages de couleur   |
| <input type="checkbox"/>            | Covers damaged /<br>Couverture endommagée   | <input type="checkbox"/>            | Pages damaged / Pages endommagées   |
| <input type="checkbox"/>            | Covers restored and/or laminated /<br>Couverture restaurée et/ou pelliculée   | <input type="checkbox"/>            | Pages restored and/or laminated /<br>Pages restaurées et/ou pelliculées   |
| <input type="checkbox"/>            | Cover title missing /<br>Le titre de couverture manque  | <input checked="" type="checkbox"/> | Pages discoloured, stained or foxed/<br>Pages décolorées, tachetées ou piquées  |
| <input type="checkbox"/>            | Coloured maps /<br>Cartes géographiques en couleur  | <input type="checkbox"/>            | Pages detached / Pages détachées  |
| <input type="checkbox"/>            | Coloured ink (i.e. other than blue or black) /<br>Encre de couleur (i.e. autre que bleue ou noire)  | <input checked="" type="checkbox"/> | Showthrough / Transparence  |
| <input type="checkbox"/>            | Coloured plates and/or illustrations /<br>Planches et/ou illustrations en couleur   | <input checked="" type="checkbox"/> | Quality of print varies /<br>Qualité inégale de l'impression  |
| <input type="checkbox"/>            | Bound with other material /<br>Relié avec d'autres documents  | <input type="checkbox"/>            | Includes supplementary materials /<br>Comprend du matériel supplémentaire   |
| <input type="checkbox"/>            | Only edition available /<br>Seule édition disponible  | <input type="checkbox"/>            | Blank leaves added during restorations may<br>appear within the text. Whenever possible, these<br>have been omitted from scanning / Il se peut que<br>certaines pages blanches ajoutées lors d'une<br>restauration apparaissent dans le texte, mais,<br>lorsque cela était possible, ces pages n'ont pas<br>été numérisées. |
| <input type="checkbox"/>            | Tight binding may cause shadows or distortion<br>along interior margin / La reliure serrée peut<br>causer de l'ombre ou de la distorsion le long de la<br>marge intérieure. |                                     |   |
| <input checked="" type="checkbox"/> | Additional comments /<br>Commentaires supplémentaires:  |                                     | Pagination continue.  |

# LE MONDE ILLUSTRÉ

## ABONNEMENTS:

Un an, \$3.00 - - - Six mois, \$1.50  
Quatre mois, \$1.00, payable d'avance  
Vendu dans les dépôts - - 5 cents la copie

12<sup>ME</sup> ANNÉE, No 586.—SAMEDI, 27 JUILLET 1895

**BERTHIAUME & SABOURIN, PROPRIETAIRES.**  
BUREAUX, 40, PLACE JACQUES-CARTIER, MONTRÉAL.

## ANNONCES:

La ligne, par insertion - - - - - 10 cents  
Insertions subséquentes - - - - - 5 cents  
Tarif spécial pour annonces à long terme



KINGSTON (ANGLETERRE).—CÉLÉBRATION DU MARIAGE DE LA PRINCESSE D'ORLÉANS AVEC LE DUC D'AOSTE

## LE MONDE ILLUSTRÉ

MONTREAL, 27 JUILLET 1895

## SOMMAIRE

TEXTE.—Entre-Nous, par Léon Ledieu. — Notre pavillon, par Benjamin Sulte. — La catastrophe de Craig's Road, par P. G. R. — Difficultés de langage. — Séminaire de Rimouski. — Un mariage princier. — Maximes, par J. Droz. — Poésie : Le Saint-Laurent, par Firmin Picard. — L'art gothique et le christianisme, par Léon Féval. — Poésie : Consolation, par N. B. — Carnet du *Monde Illustré*. — Saint-Etienne de Lauzon, par P. G. R. — Les dieux s'en vont, par Spectator. — Primes du mois de juin : Liste des réclamants. — Pour les dames (avec gravures). — Le vieil enchanteur, par Ludwig Bechstein. — Quelques préceptes. — Choses et autres. — Jeux et récréations. — Les dames. — Feuilleton : La mendiante de Saint-Sulpice, par Xavier de Montépin.

GRAVURES.—Kingston (Angleterre) : Célébration du mariage de la princesse d'Orléans avec le duc d'Aoste. — Les Français à Madagascar : Après le combat : Incinération des cadavres des Hovas tués dans l'action. — La catastrophe de Craig's Road : Les ruines : Le char Pullman ; La locomotive ; Le wagon de première classe. — L'ancien et le nouveau séminaire de Rimouski. — Gravure du feuilleton.

## PRIMES A TOUS NOS LECTEURS

LE MONDE ILLUSTRÉ réserve à ses lecteurs mêmes l'escompte ou la commission que d'autres journaux paient à des agents de circulation.

Tous les mois, il fait la distribution gratuite, parmi ses clients, du montant ainsi économisé. Les primes mensuelles que notre journal peut, de cette sorte, répartir parmi ses lecteurs sont au nombre de 94 ; soit, 86 de une piastre chacune, et puis un des divers prix suivants : \$2, \$3, \$4, \$5, \$10, \$15, \$25 et \$50.

Nous constituons par là, comme les zélateurs du MONDE ILLUSTRÉ, tous nos lecteurs, et pour égaliser les chances tous sont mis sur le même pied de rivalité ; c'est le sort qui décide entr'eux.

Le tirage se fait le 1er samedi de chaque mois, par trois personnes choisies par l'assemblée.

Aucune prime ne sera payée après les 30 jours qui suivront chaque tirage.



PRÈS la démonstration du douze juillet qui est toujours ridicule et malséante, le monde civilisé va être témoin d'une nouvelle inconvenance, inventée cette fois par M. Crispi.

L'Italie va fêter, le 22 septembre, le vingt-cinquième anniversaire

de la reddition des armes pontificales.

En vérité, l'alliée de l'Allemagne paraît oublier toute retenue et ne songer qu'à froisser les susceptibilités les plus légitimes. Elle semble remercier la Prusse de ce que la France, pendant la malheureuse guerre de 1870, ait été forcée de retirer ses troupes de Rome, où pas un fantassin italien ne serait entré, si le coq gaulois avait fait sonner son brillant clairon sur les remparts de la ville éternelle.

La victoire lui fut facile et peu glorieuse.

Et c'est pour célébrer ce jour où ils n'ont été que des enfoncours de portes ouvertes que les amis de Crispi vont se mettre en frais ! Et cela, au moment où un pape aux idées larges et généreuses tend la main à tous les peuples, leur conseille la modération et le respect de toutes les formes de gouvernement. N'est-ce pas insensé ?

C'est plus qu'une faute, c'est une sottise.

Le coup est évidemment dirigé contre la France, comme les orangistes n'ont pour but ici que de narguer la population française de notre pays, mais, des deux côtés on vise mal et ce ne sont évidemment ni les Anglais ni les Italiens sérieux qui se prêtent à ces promenades carnavalesques.

\* \* La fête de la France a été magnifiquement célébrée au Canada, à Montréal et à Québec.

Cette fête nationale n'a plus aujourd'hui d'opposants, et tous ceux qui parlent "le doux parler de France," sans distinction d'opinions, se joignent ce jour là sans arrière-pensée.

Dans un excellent discours qu'il y a prononcé le 14 juillet, M. le professeur Kastuer, président de la société française de Québec, a fait allusion à la ténacité des groupes français épars dans le monde et qui, malgré les malheurs de la France, lui sont restés attachés.

Je lui laisse la parole dont il fait si bon usage :

Partout où notre pavillon d'outre-mer a jeté un germe, partout où elle a eu le temps de semer sa langue et ses idées, à l'île Maurice comme en Louisiane, au Canada comme dans les provinces frontalières qu'elle a conquises sur d'autres peuples, elle a laissé une empreinte que rien ne saurait effacer, des populations qui se réclameront toujours de leur glorieuse origine. Aussi, y a-t-il pour nous quelque chose de grotesque dans l'attitude des grandes nations du Nord de l'Europe vis-à-vis de ces groupes restés français ; il y a quelque chose de profondément grotesque dans l'étonnement et la mauvaise humeur qu'elles manifestent, quand elles sont obligées de constater la persistance, que dis-je, l'accroissement rapide comme ici, par exemple, de ces groupes qu'elles se flattaient de pouvoir absorber ou s'assimiler facilement.

Leur puissance actuelle les a grisées ; elles ont oublié l'histoire. Leurs succès et leurs prétentions hantaines à une supériorité imaginaire qui en sont la conséquence, leur font perdre de vue que nous sommes les descendants des Gallo-Romains qui ont tenu en respect, pendant quatre siècles, la germanie barbare ; des Francs de Charlemagne qui l'ont subjuguée et convertie au christianisme ; des Normands de Guillaume qui ont conquis l'Angleterre et asservi les anglosaxons ; des Français de Louis XIV qui, tout en tenant tête à une grande partie de l'Europe, lui ont donné des leçons en art, en littérature, en tout ce qui touche à la vie sociale ; des Français de la révolution et de l'empire enfin, qui ont promené le drapeau tricolore à travers le monde, en détruisant les servitudes féodales qui enchaînaient l'humanité. Notre passé est assez grand pour nous permettre de rendre aux autres une justice qu'on ne nous accorde pas toujours. Nous reconnaissons que ces nations, dont je parlais tout à l'heure, méritent par leurs hautes qualités, la grande situation qu'elles se sont faite dans le monde, mais nous avons le droit de leur rappeler, quand elles l'oublient, que nous sommes leurs aînés ; que, quand on est français, c'est pour toujours ; que nos aïeux ont, quelquefois, vaincu les leurs, et toujours les ont civilisés.

\* \* Il y a encore des pilleurs de navires à notre époque et presque dans les eaux canadiennes.

Il y a quelques jours, dans les environs de Belle-Isle, le *Mexico* ayant touché un récif, l'équipage a pu gagner la terre et, du rivage, a assisté à un spectacle inouï :

Une bande de pêcheurs de la côte se précipita sur la cargaison, pillant à qui mieux mieux, tuant les animaux qui se trouvaient à bord, et, après avoir volé ou détruit vivres et marchandises, mit le feu au navire.

Cet acte de banditisme n'est malheureusement pas aussi rare qu'on pourrait le croire dans ces parages où la loi et la morale compte pour peu de chose, pays de contrebande et de vol où la force prime le droit.

\* \* La nouvelle s'est répandue dernièrement que trois riches Français se rendaient dans le golfe, à bord de l'*Eureka* qu'ils ont loué pour faire ce voyage, dans le but d'acheter l'île d'Anticosti, s'ils la trouvaient de leur goût.

La chose est parfaitement exacte ; j'ai rencontré l'un de ces voyageurs qui me dit à ce propos :

— Notre projet est jugé d'une manière toute différente de ce côté de l'Atlantique qu'il ne l'était là-bas. En France, on trouve impossible l'idée de songer à acheter une île grande comme un de nos départements et que l'on suppose être comparable à la Corse, par exemple ; en arrivant ici, on nous regarde comme des toqués de vouloir nous rendre acquéreurs de ce terrain dont personne ne veut. Au reste, l'affaire n'est pas encore faite.

Il est difficile de souhaiter que la chose se fasse ou ne se fasse pas ; tout cela dépend du prix et de ce que l'on pourrait en retirer, mais le voyage d'exploration qui se fait en ce moment pourrait peut-être avoir pour résultat d'attirer l'attention des capitalistes français sur les pêcheries, les mines et autres ressources de cette côte Nord si peu connue en Europe.

Il est certain, en attendant, qu'un club de pêche et de chasse établi dans ces parages aurait pour ses membres l'attrait de la nouveauté et un genre de sport qui n'est pas banal du tout.

\* \* MM. J.-R. Mainville, Eugène Bastien et Arthur Berthiaume (ce dernier fils d'un des propriétaires du MONDE ILLUSTRÉ), délégué de la faculté de droit de l'Université Laval, aux fêtes de l'Université de Lille (France), sont revenus enchantés de leur voyage.

La réception qu'on leur a faite là-bas prouve bien que le Canada n'y est pas oublié.

L'un de nos étudiants raconte le fait suivant qui n'a pas besoin de commentaires :

Un jour, nous étions allés acheter quelques petits objets dans une boutique de Lille. Le propriétaire de l'établissement, au moment de payer, nous a dit : " Ici, les Canadiens ne paient rien ; ils sont nos hôtes, nous ne réclamons rien d'eux."

C'est en vain que nous avons essayé de refuser ces offres trop généreuses.

Les étudiants d'Europe ont promis de venir nous voir à leur tour.

Nous ferons tous nos efforts pour leur rendre leur charmant hospitalité.

Un de nos jeunes délégués devrait bien nous écrire un récit détaillé de leur voyage en Europe.

\* \* Un journal allemand annonce la fin du monde pour 1908.

C'est une de ces nouvelles qu'on lit toujours avec plaisir, les uns parce qu'ils ont hâte d'en finir avec les épreuves de cette vallée de larmes, les autres parce qu'ils sont tellement habitués à la chose que cela les fait rire, tout comme les histoires du grand serpent de mer.

L'Allemand en question nous dit aussi que ce jour-là, cent quarante mille élus monteront au ciel pour y rejoindre Elie et Enoch, mais voici qu'en même temps, d'après M. Arthur Dansereau, certaines personnes supposent que ces deux illustres personnages doivent habiter le paradis terrestre, qu'un Américain, de Phi-

ladelphie, le Dr Abbott, a découvert dernièrement dans le Kachmir.

L'article de M. Dansereau, *Nouvelles du Paradis Terrestre*, est destiné à produire une certaine sensation ; il est très spirituel, basé sur des documents, et vraiment, c'est une consolation que de pouvoir nous figurer que l'Eden existe encore quelque part, et qu'un jour nous pourrions y aller de notre vivant en chemin de fer ou en tramway électrique.

L'Allemand est complètement enfoncé par l'Américain.

Pas de force, l'Allemand !

*Benjamin Sulte*

## NOTRE PAVILLON



EST l'une des questions du jour. Elle est de toute importance.

Je dis pavillon, ne voulant parler ni du drapeau des troupes, ni de l'enseigne qui flotte sur la résidence du gouverneur, ni du sceau de la Confédération, ni des flammes ou autres bannières que l'on arbore, ou élève, ou suspend après des mats ou des cordages dans les fêtes publiques.

Le pavillon qui m'occupe est celui de la marine.

L'objet d'un pavillon sur un navire est de faire connaître la nationalité de celui-ci à tout venant.

Un navire doit être reconnu à distance. Alors que faut-il pour obtenir ce double résultat ? Vous convenez bien, n'est-ce pas, que le morceau d'étoffe destiné à fournir ce signallement doit parler aux yeux un langage clair qui s'entende malgré la distance.

Ce n'est pas ce que nous avons pourtant.

Les huit cents bâtiments canadiens qui sillonnent sans cesse les mers du globe sont confondus avec les flottes commerciales de l'Angleterre et de ses colonies parce que nous avons un pavillon qui, à distance et même de près, ressemble aux innombrables pavillons des colonies, des maisons de commerce et des compagnies maritimes du vaste empire dont le Canada forme partie.

Tous les navires marchands appartenant à des sujets britanniques portent le pavillon anglais. Il s'en suit que, pour les peuples qui bordent les océans, c'est un seul et même pavillon, un seul et même pays.

Si nous ne portions pas les couleurs anglaises nous renoncerions à la protection des consuls et des ambassadeurs de la Grande-Bretagne dans tous les pays du monde.

Il y a trois ans, l'Amirauté nous a permis de placer les armes du Canada sur la partie du pavillon qui bat au vent, par conséquent montrant les quatre provinces qui composent cet écusson, mais nous avons dépassé le but et c'est à quoi il faut remédier.

La marque ou écusson ainsi composé figure un blason écartelé des armes des sept provinces fédérales, un fouillis de choses incompréhensibles qui, de loin, se présente comme une énigme ou une mystification et qui a déjà été cause de désagréments sérieux dans les ports étrangers.

En vue de rendre plus perceptible et plus intelligible la marque du Canada, les uns proposent une étoile blanche, un castor noir, une feuille d'érable verte, etc. La feuille d'érable réunit la majorité des suffrages. L'Amirauté

exige que le signe soit placé dans un écusson qui en forme l'encadrement.

M. Colin Campbell, officier en retraite de la marine de guerre, a écrit deux excellentes études sur ce sujet dans le *Canadian Almanac* de 1894 et 1895. Il propose un pavillon en quatre parties égales, comme ceci : angle gauche supérieur, croix de saint George, qui est dans les armes d'Ontario ; angle supérieur droit, fleur de lys ; angle inférieur gauche, feuille d'érable, emblème de toutes les provinces et des territoires ; angle inférieur droit, le navire de style ancien qui figure dans les armes du Nouveau-Brunswick, et qui représenterait les provinces maritimes des deux océans, même l'île de Terre-Neuve.

Ce pavillon est coûteux et ne serait pas bien compris à distance.

La feuille d'érable existe dans toutes les provinces canadiennes. Qu'on l'applique sur le volant du pavillon anglais, et nous serons par là toujours reconnaissables.

Notre marine commerciale est la quatrième parmi celles de toutes les nations. Elle ne nous coûte pas un sou pour sa défense, les escadres anglaises lui accordant leur protection sur toutes les mers. En ajoutant au pavillon britannique que nous portons, un signe qui révèle à qui que ce soit notre qualité de Canadiens, nous nous grandirons encore davantage, dans l'estime des nations civilisées.

*Benjamin Sulte*

## LA CATASTROPHE DE CRAIG'S ROAD

(Voir gravures)



Ue bonne heure dans la matinée de mardi, le 16 de juillet, une sinistre nouvelle se répandait dans Lévis, jetant l'effroi et la consternation dans tous les esprits. Un effroyable accident de chemin de fer avait eu

lieu dans la nuit à Craig's Road, à environ cinq lieues de Lévis. Deux trains s'étaient tamponnés. Quatorze morts et une cinquantaine de blessés, tel était le bilan de la catastrophe.

Le 15 de juillet au soir, deux trains du Grand-Tronc, remplis de pèlerins en route pour Sainte-Anne de Beaupré partaient de Sherbrooke, le premier à neuf heures, l'autre trois quarts d'heure après, à dix heures et un quart.

Les deux convois, pour éviter tout accident, devaient se suivre à quarante-cinq minutes d'intervalles.

Le premier train avait pour chef Abraham Dionne et pour mécanicien M. Ferguson ; le second était sous la conduite du chef de train McCabe et du mécanicien Hector McLeod.

A trois heures et quelques minutes, le lendemain matin, le premier train arrêtait à Craig's Road, pour renouveler sa provision d'eau et attendre le passage d'un train venant de Lévis.

Il y avait une vingtaine de minutes que le train stationnait à Craig's Road, lorsque le chef de train, Dionne, qui conversait sur le quai de la gare avec quelques pèlerins, aperçut à l'arrière un convoi arrivant à toute vitesse.

Dionne ne perdit pas son sang-froid et il courut à l'avant donner au mécanicien Fergu-

son l'ordre d'avancer pour éviter le tamponnement.

Son train était à peine en marche que le choc se produisit. La locomotive entra avec violence, on le conçoit, dans le Pullman, puis dans les deux wagons de première classe placés en avant de lui, les mettant en pièces, culbutant, blessant, tuant les malheureux pèlerins à moitiés endormis ou harassés par la fatigue d'une nuit sur un convoi.

On peut difficilement s'imaginer la scène qui se passa alors. Il y avait, raconte un pèlerin, quelque chose de vraiment poignant dans les cris de désespoir poussés par les blessés, littéralement enterrés sous les débris des wagons.

Le premier moment de stupeur passé, les pèlerins indemnes se mirent à déblayer les débris avec l'ardeur du désespoir pour retrouver les personnes qui leur étaient chères.

Pendant qu'on retirait les morts et les blessés de dessous les décombres, le chef de gare télégraphiait à Lévis pour obtenir du secours. Une heure après, un train spécial amenait sur le théâtre de l'accident les médecins Ladrière, Lacerte, Hamelin, Lord, Boulanger et Roy.

Les morts furent déposés dans une salle de la gare de Craig's Road, et les blessés, après les pansements les plus urgents, furent transportés à Lévis dans un train transformé en ambulance.

Treize personnes ont trouvé la mort dans cet épouvantable accident. Ce sont : l'abbé Frédéric-P. Dignan, curé de Windsor Mill ; l'abbé J.-L.-N. Mercier, vicaire à Richmond ; Hector McLeod, mécanicien, de Richmond ; Charles Parkins, chauffeur, de Richmond ; M. Cosgan, de Richmond ; Mlle Phaneuf, Mlle Valin, de Saint-Joseph d'Ely ; Mlle Arsélie Patenaude, Alfred Boutillet, Mme John Cayer, Charles Bédard, de Richmond ; John O'Farrell, Mlle Gaudette, d'Arthabaskaville ; M. Amédée Daigault.

Au nombre des plus sérieusement blessés, on compte John Cadieu, J.-B. Cayer, Séraphine Cayer, Mme Virginie Fontaine, Louise Cayer, Virginie Sylvestre, Joseph Cayer, Louise Gaudette, Patrick McHugh, M. l'abbé Desrosiers, Pierre Allard, Antonia Baril, J. Queensland, etc., etc. Tous, espère-t-on, en réchapperont, grâce aux bons soins que leur prodigent les dames hospitalières de l'Hôtel-Dieu, de Lévis.

A quoi attribuer l'accident de Craig's Road ? Nous ne le savons pas et nous le saurons probablement jamais. Seul, le mécanicien McLeod aurait pu parler là-dessus, et il a été trouvé sous sa machine éventrée, la tête écrasée et les jambes et les bras presque arrachés du corps.

P.-G. R.

## DIFFICULTÉS DE LANGAGE

Répéter rapidement plusieurs fois de suite les phrases suivantes :

Un plein plat de blé pilé.

Un champ de cent choux.

Ciel, si ça se sait ses soins sont sans succès.

Trois petits pois blancs.

Trois petites pipes fines pour un sou.

Fraises fraîches, fraiches fraises.

Six chaises sèches.

Six scies scient six cypres.

Trois gros rats gris dans trois grands trous très creux.

Chasseur qui chassez, sachez chasser.

Le riz tenta le rat, le rat tenté tâta le riz tentant.

Trois dragons gradés.

Poches plates, plates poches.

Douze douches douces.

Tu dors, tortue tordue ! Dors-tu tordue tortue ?

Des bas blancs, de blancs bas.

## SÉMINAIRE DE RIMOUSKI

Le 2 février 1862, le révérend M. Georges Potvin, vicaire de M. le curé Lapointe, fut nommé directeur de l'école du village de Rimouski, et l'année suivante, avec l'autorisation de Mgr Baillargeon, il y introduisit l'étude du latin. Dans les années qui suivirent, l'archevêque de Québec accorda au collège de M. Potvin le secours de plusieurs prêtres et ecclésiastiques, et bientôt toutes les matières d'un cours classique y furent enseignées. En 1866, un élève se rendait à Québec et y subissait avec succès l'examen du baccalauréat.

Mgr Langevin, nommé évêque de Rimouski en 1867, érigea le collège en séminaire diocésain le 4 novembre 1870. L'incorporation civile eut lieu la même année et l'affiliation à l'Université-Laval en 1872.

De 1863 à 1876, les classes étaient installées dans l'ancienne église paroissiale. En 1876, on prit possession d'une bâtisse très spacieuse érigée spécialement pour le séminaire. Un incendie la détruisit en 1881. L'ancienne église servit encore de local au séminaire pendant un an. En 1882, les Dames de la Congrégation laissèrent Rimouski, après un séjour de vingt-sept ans. Elles transmirent au séminaire la bâtisse et le terrain qu'elles possédaient.

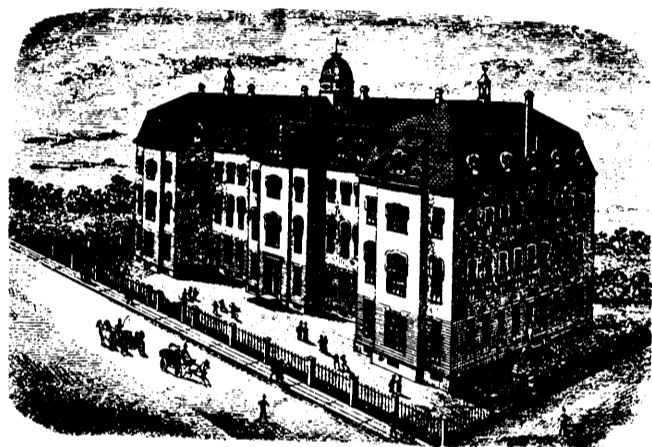
Le cours d'étude donné au séminaire de Rimouski est commercial et classique. Le cours commercial dure cinq ans et le cours classique six ans. Après avoir fait les quatre premières années du cours commercial, on peut être admis au cours classique.

M. le chanoine Sylvain, qui était le supérieur depuis six ans, s'est démis de cette charge pour cause de santé. M. le chanoine Langis, V.-G., curé de l'Île-Verte, le remplace.



LE VIEUX COLLÈGE DE RIMOUSKI

Voici le personnel de cette maison d'éducation pour l'année 1895-96 : M. le chanoine Langis, supérieur et professeur de théologie morale ; M. J.-O. Normandin, assistant-supérieur et directeur du grand séminaire ; M. A. Bélanger, professeur de sciences naturelles ; M. M. Belzile, préfet des études ; M. Th. Landry, directeur du petit séminaire ; M. A. Poirier, procureur et économiste ; M. A. Larrivée, professeur de théologie dogmatique et de philosophie.



SÉMINAIRE DE RIMOUSKI, INCENDIÉ EN 1881

A la sortie de l'église, les deux époux, sur le passage desquels des fillettes vêtues de blanc, jetaient des fleurs, sont montés en coupé, se dirigeant vers Twickenham.

## MAXIMES

Dieu nous appelle au bonheur ; et cependant, de toutes parts, les vices, les crimes, les douleurs affligent nos regards dès que nous les portons sur la terre ! La puissance du Créateur n'est-elle donc pas égale à sa bonté ?

Le bonheur, récompense de la vertu, le bonheur vrai est le seul qu'il convenait au Dieu de vérité d'offrir à l'homme. Ce bonheur ne pouvant exister si celui qui doit en jouir est dispensé d'efforts pour l'obtenir, Dieu fit à sa créature le noble présent du libre arbitre. Traité avec magnificence, environné de biens, l'homme put s'élever au plus grand de tous, à la vertu, et ne doit accuser que lui seul des maux répandus sur la terre.

A nous en croire, nous eussions perfectionné l'œuvre du Créateur. Si ce monde fût sorti de nos mains, les souffrances y seraient inconnues ; ses habitants jouiraient d'un repos sans intervalle et de plaisirs sans mélange. Quelle dégradation cacherait ce simulacre d'ordre ! Pour réaliser notre système, il eût fallu que le libre arbitre n'existât point. Ainsi, le perfectionnement conçu par notre sagesse eût réduit à un aveugle instinct et ravalé au rang des brutes l'être que Dieu fit à son image. Le roi des créatures terrestres, l'homme sans le libre arbitre, n'aurait été que le moins imparfait des animaux. Jamais il n'eût compris les mots vertu, sacrifice, bonheur. La création sans l'ordre moral serait une œuvre abjecte, indigne du Créateur.

Les anges, ces êtres si purs, seraient très inférieurs à l'homme, s'ils n'eussent pas reçu la liberté ; Raphaël est Raphaël parce qu'il a pu devenir Satan.—J. DROZ.

## UN MARIAGE PRINCIER

(Voir gravure)

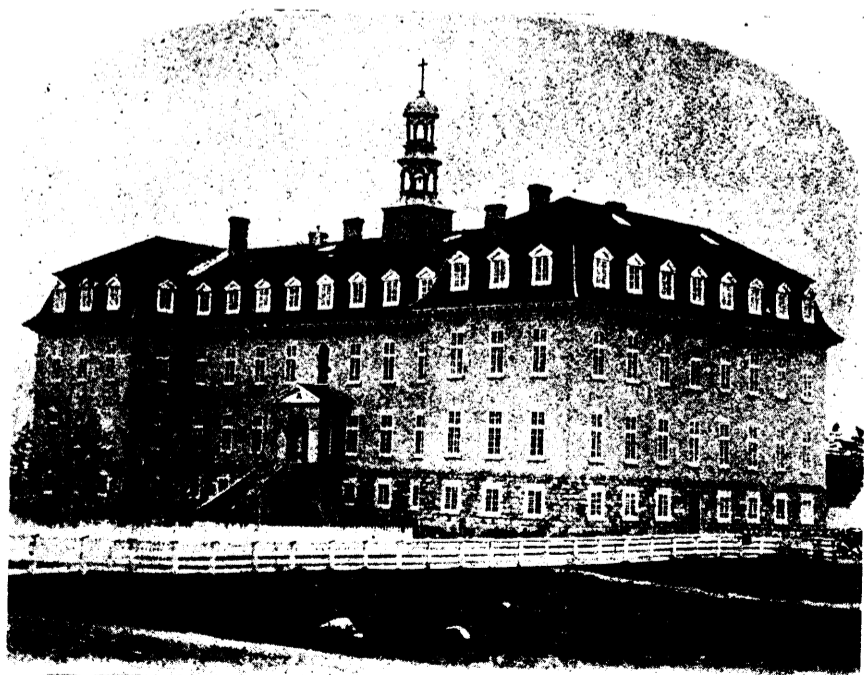
Le mariage de Madame la princesse Hélène d'Orléans, avec le duc d'Aoste, a été célébré dans la petite église de Kingston (Angleterre), avec une grandiose et touchante simplicité. Au milieu des palmes et des fleurs, les brillants uniformes et les élégantes toilettes formaient un admirable tableau.

L'évêque de Southwark officiait, assisté du R. P. Morley et de l'abbé Caffarata. La messe était accompagnée de chants.

Le service d'honneur était fait, à la porte de l'église, par des messieurs cravatés de blanc, portant l'habit bleu foncé à revers moirés bleu clair, à boutons d'or aux armes de France, et le pantalon noir bleu à double galon noir.

La princesse, portant un superbe voile, était rayonnante de grâce et de charme. Elle a été conduite à l'autel par le duc de Chartres.

On remarquait dans l'assistance : le prince de Galles, souriant, affable, en uniforme de feld-maréchal avec le cordon de la Jarretière ; le duc de Saxe-Cobourg, en uniforme d'amiral anglais, et la duchesse ; le duc et la duchesse de Fife ; le général Ferrero, ambassadeur d'Italie ; le général Terzaghi, les ambassadeurs de Russie, Turquie, Allemagne, Autriche, Espagne ; les ministres de Portugal, Danemark, Belgique ; le duc et la duchesse de Connaught, le duc de Cambridge, en feld-maréchal ; le prince Edward de Saxe-Weimer, en général ; la princesse Béatrice, le prince Henri de Battenberg, la duchesse de Montpensier.



SÉMINAIRE ACTUEL DE RIMOUSKI—(Photo. Pinault &amp; Drapeau)

## LE SAINT-LAURENT

Dédié à Phon. L. Beaubien, ministre de l'Agriculture, Québec

Si je laisse emporter par la brise du soir  
Ma nacelle au courant de tes eaux vagabondes,  
O mon beau Saint-Laurent ! je crois apercevoir  
Le reflet de Dieu même en tes masses profondes.

Aux cimes des grands monts égarés dans les cieux  
Tu prends ton origine, et portes aux vallées  
La vie avec les fleurs, les parfums délicieux,  
Ce gage d'espérance aux âmes désolées !

Calme et majestueux en ton cours agrandi,  
Dans l'autre immensité tu t'écoules limpide :  
Tu vas, roulant toujours ton doux flot engourdi,  
Berçant le frère esquif ou le vaisseau rapide.

Tu dérobes ta source aux sombres profondeurs  
Du ciel ; dans l'Océan tu perds ta nappe blanche,  
De l'Amour éternel rappelant les grandeurs,  
Le souvenir des biens que sur nous il épanche.

Au vent de la fureur ton sein tout palpitant  
De sinistres éclats fait retentir la grève ;  
De tes vagues j'entends les assauts crépitants...  
Ta bonté disparaît, ta douceur n'est qu'un rêve !

Aux chants ont succédé les cris de désespoir.  
Tout se tord ou se rompt sous ton effort sauvage !  
Qui te rend si puissant, et d'où vient ton pouvoir ?  
Du courroux éternel n'est-ce point là l'image ?

*Armin Picard*

## L'ART GOTHIQUE ET LE CHRISTIANISME

(Suite et fin)



AMAS deux ou trois étages ioniques ou corinthiens, superposés pour supporter un plafond ou une voûte plein cintre, n'atteindront le grandiose de ces nefs d'Amiens, de St-Ouen, de Cologne, dont la voûte ogivale repose sur des fûts d'un module capricieux, s'élevant au-

dacieusement d'un seul jet depuis le pavé de la nef. Jamais l'archivolte, avec son arc doubleau, encore moins la froide architrave, ne seront favorables à la perspective autant que l'arc aigu, s'amortissant diagonalement par une suite d'arcs semblables ; jamais le pied droit carrément planté de l'arcade ordinaire, fût-il flanqué sur toutes ses faces de pilastres et de colonnes enrichies de connelures, n'égale la grâce de ces piliers détaillés en faisceaux et s'alignant par l'angle. C'est par l'allongement des formes dû à l'emploi de l'ogive, par la suspension des grandes surfaces parallèles et des entablements à chaque étage superposé, que l'architecture gothique a obtenu des illusions de perspective qui ont prêté à ses vastes églises une apparence encore plus vaste... C'est en découpant toutes les formes architecturales, de manière à arrêter partout quelques parcelles d'une lumière douteuse sans lui laisser former masse nulle part, qu'elle a donné à son œuvre une légèreté toute aérienne, qu'elle l'a rendue mystérieuse et emblématique, qu'elle a rempli ses intérieurs d'une atmosphère chatoyante et fantastique, aussi propre à agir sur l'imagination qu'à déconcerter l'œil le plus exercé.

C'est ainsi que l'architecte chrétien a rempli le programme qu'il s'était proposé ; qu'il a renfermé dans son œuvre le mystère et l'immensité.

Toutefois, nonobstant les puissants et merveilleux effets qu'il a dû produire, le style

gothique n'eut pas mérité le nom d'art spécial, s'il n'avait su coordonner ses formes pittoresques aux nécessités atmosphériques et géologiques. Il ne devait pas suffire aux architectes de rêver des formes, il fallait qu'elles convinssent matériellement au climat, qu'elles pussent s'exécuter avec les matériaux que le sol mettait à leur disposition ; car le soleil conservateur, les beaux marbres et les grands monolithes de la Grèce et de l'Italie leur étaient déniés.

Le pignon aigu, la flèche élancée, qui est son expression développée et complète, le comble aux versants rapides, étaient les rudiments les mieux appropriés à ces latitudes, où un ciel inclément laisse échapper à peu près constamment des déluges d'eau et de neige. Sous ces combles élevés, dont les grandes et nombreuses forêts des Gaules et de la Germanie rendaient la construction si facile, dans des pignons aigus, l'ogive s'inscrivait d'elle-même, qu'il s'agit d'une fenêtre, d'une porte ou d'une voûte.

Le peu de poussée qu'exerce l'arc ogive en comparaison de celle de l'arc plein-cintre, le rendait infiniment préférable pour de vastes édifices, où les points d'appui, construits en petits matériaux ayant conséquemment peu de liaison, à la fois surélevés et amoindris autant qu'il était possible, n'étaient pas maintenus et rendus solidaires par des architraves. Cet isolement commanda l'emploi des nervures diagonales aux arcs parallèles, et une nécessité de construction devint un nouveau signe de l'imitation *silvestre*, en même temps qu'elle permit de substituer aux voussures d'appareil, des voussures faites de matériaux sans valeur, économie précieuse et indispensable pour certaines contrées.

Toutes les conditions qui rendent une architecture harmonique à un climat, à une action, se rencontraient donc pour l'architecture gothique, essentiellement sous les zones septentrionales. C'est donc là seulement qu'il faut rechercher son origine et non autre part, où son invasion eût été un effet sans cause. On n'a pas imaginé que l'architecture égyptienne pût être née autre part qu'en Egypte, l'architecture grecque autre part que dans la Grèce, l'architecture chinoise au-dehors du Céleste empire.

Ceux qui ont donné le nom d'architecture sarrazine à l'architecture gothique, faisant ainsi de pétition principe, à une époque où l'art antique était seul étudié, où l'histoire du moyen-âge n'était qu'un ennuyeux roman qu'on n'avait pas encore imaginé de rectifier par la classification des monuments, ne s'apercevaient pas qu'ils prenaient le rameau pour le tronc. Ils ne concevaient pas que, bien loin que nos croisés eussent rapporté l'architecture ogivale des lieux saints, ils doivent au contraire l'y avoir introduite comme un trophée de leur passage ; qu'enfin l'Alhambrah cet admirable chef-d'œuvre de l'art oriental, ne date que du milieu environ du treizième siècle.

Avoir démontré sous quelles influences morales s'est constituée l'architecture gothique, c'est avoir dit pourquoi *les temps modernes n'ont produit aucun style d'architecture nouveau*. La foi seule éveille le génie. Quand le sensualisme ou le matérialisme qui ramène tout à l'échelle de l'homme, remplace le spiritualisme qui s'élance dans l'immensité divine, comme il arriva au seizième siècle, alors, au lieu du génie qui domine et qui crée, il ne reste plus que le talent, son pâle copiste, qui imite et obéit.

Dès que l'influence chrétienne cessa d'agir souverainement sur les beaux arts, ceux-ci devaient fatalement redevenir païens. " Qui n'est pas avec moi est contre moi," a dit la sagesse éternelle.

La fantaisie, désormais substituée à la croyance, se mit à nous faire des temples de Jupiter au lieu d'églises du Christ. L'ogive si éminemment chrétienne, ainsi que nous l'avons vu, fut bannie avec les vieilles légendes. Les chroniqueurs nationaux furent réduits au silence par les nouveaux historiens des Grecs et des Romains, dont les statues étonnées ornèrent nos monuments et nos places publiques, dont les allégories profanes envahirent jusqu'au sanctuaire. Nous laissâmes tomber dans l'oubli jusqu'à la mémoire de nos plus chères cités, dont l'emplacement de quelques unes est ignoré même de nos antiquaires les plus érudits, tandis que nous recherchions avec une ardeur presque religieuse les traces d'une voie, d'un camp ou d'un gibet romain. Comme Christophe Colomb nous nous complûmes à faire montre de nos vieilles chaînes, mais par un tout autre motif. C'était pour nous une sorte de gloire de prouver notre ancien esclavage, de détruire tout ce qui eut célébré notre nationalité reconquise.

Le nom de César, l'exterminateur des Gaules, ne fut plus prononcé qu'avec enthousiasme par toutes les bouches, et le nom de ces vaillants chefs gaulois qui combattaient avec tant d'audace et de courage pour la liberté que Rome ne parvint à accabler, qu'elle ne put jamais soumettre, est à peine connu dans le pays qu'ils défendirent. Le *vae victis!* de leur aïeul s'est tourné contre eux.

A partir du seizième siècle donc, époque à jamais si remarquable, la Minerve antique revint s'asseoir triomphante sur les débris de l'hôtel de la Minerve gothique, la seule qui mérite le titre glorieux de chrétienne, parce qu'elle seule a eu des inspirations à elle et n'a rien voulu emprunter à l'art païen. Cette nouvelle victoire du Midi sur le Nord n'a point coûté de sang, il est vrai ; elle n'a pas incendié des villes, dispersé des populations décimées ; mais elle ne fut pas moins désastreuse qu'une invasion à main armée pour nos vieux et magnifiques monuments nationaux, pour l'art qui les avait élevés. Elle a anéanti ainsi un nombre considérable des plus belles pages de notre histoire. Du rang glorieux de créateur, le Nord est redescendu à l'humble rôle d'imitateur de beautés étrangères qu'il ne comprend même pas. Si l'architecture grecque ou romaine de la Renaissance, celles de Louis XIV, de Louis XV et de l'Empire se prétendent filles de l'architecture antique, celle-ci peut bien reprocher à ces filles supposées d'avoir dégénéré au point de faire douter de leur légitimité, nonobstant leurs efforts pour essayer les allures et bégayer le langage de leur mère putative.

Est-il difficile, en présence de ces faits, de comprendre comment le délaissement de l'art chrétien et l'étude exclusive de l'art païen répandent sur les monuments que nous élevons dans un style qui n'est en accord ni avec notre climat, ni avec notre organisation, ni avec nos croyances, tout affaiblies qu'elles sont, cette sécheresse et ce manque d'intérêt qui ne pouvaient manquer d'attirer l'attention générale.

La géométrie ne tient pas lieu de la foi, et les inspirations de l'âme ne sont pas suppléées par les traditions de la mémoire.

Pouvons-nous espérer maintenant que, si le sentiment chrétien venait à reprendre quelque peu de son ancienne énergie, il en résulterait probablement la régénération de l'architecture gothique ?

*Leon Féral*

## CONSOLATION

A Mme O. Lesieur.

La chère petite est partie,  
Et, les yeux tout brûlés de pleurs,  
La mère reste, anéantie,  
Comme la Mère des Douleurs.

Dans son deuil elle s'est cloîtrée.  
Tout est implacablement noir.  
Rien ne calme, rien ne récrée,  
Celle qui ne veut plus rien voir.

Faible, elle cède à l'attrance  
Du tombeau qui vient de s'ouvrir,  
Et, folle de désespérance,  
La malheureuse veut mourir.

Des horreurs des choses funèbres,  
O mère, détournons les yeux,  
A l'heure où tombent les ténèbres,  
Tournons nos regards vers les cieux.

Nous y verrons briller, sans voile,  
Dans l'azur de l'éternité,  
Le doux astre, la douce étoile,  
De la sainte immortalité.

Toutes ces brillantes chimères  
Que se fait le cœur maternel,  
Tous ces beaux rêves éphémères  
N'auront jamais rien d'éternel.

Que dis-je ? Les âmes bénies  
Au ciel revivront pour toujours  
Les belles heures non finies  
De leurs bonheurs, de leurs amours.

Au ciel, d'une tendresse immense,  
S'aimeront tous les cœurs élus :  
Bonheur qui toujours recommence,  
Amour qui ne finira plus.

Les enfants aimeront leurs mères,  
Et les mères aux cœurs aimants  
Autant que les anges, leurs frères,  
Aimeront leurs petits enfants.

Yamachiche, juillet 1895.

## CARNET DU "MONDE ILLUSTRÉ"

La dixième convention des Canadiens-français du Connecticut aura lieu à New-Haven, les 30 et 31 juillet.

\* \*

Nous apprenons avec plaisir que M. Albert Ferland, collaborateur bien connu du MONDE ILLUSTRÉ, est l'heureux père d'une jolie petite fille. Toutes nos félicitations.

\* \*

Les récoltes au Manitoba et au Nord-Ouest promettent beaucoup. Les agriculteurs comptent sur une récolte plus abondante que toutes les précédentes.

\* \*

On s'occupe activement de l'organisation de la prochaine exposition provinciale à Montréal. Le président du comité des amusements est parti pour New-York afin d'y pouvoir trouver des attractions intéressantes. On se propose de faire mieux que jamais.

\* \*

L'armée française est victorieuse sur toute la ligne à Madagascar. La bataille décisive vient peut-être d'être livrée. Cinq mille Hovas formant la garde de la reine ont été défaits. Leurs armes, leurs provisions, leurs tentes tout a été pris par les Français. Ceux-ci n'ont perdu que deux hommes et emporté quinze blessés. Du côté des Hovas les pertes sont considérables.

Nous faisons des vœux pour que cela finisse au plus tôt, car les soldats français ne peuvent supporter cet affreux climat.

\* \*

La suspension de la Banque du Peuple a jeté le trouble et l'épouvante en bien des endroits ; cependant, il ne faut pas, non plus, considérer la situation comme désespérée, loin de là. Que tous sachent donc et répètent que la Banque paiera ses dépôts jusqu'au dernier sou, et que ses billets de Banque sont reçus et acceptés dans toutes les autres banques et même par les maisons de commerce. Il ne faut donc pas que ceux qui sont porteurs des billets de la Banque du

Peuple aillent les sacrifier à des spéculateurs qui leur en offriraient l'échange moyennant escompte. Le papier émis par cette banque est aussi sûr que celui de n'importe quelle autre banque, car la loi ordonne que les billets soient garantis par un fond de rachat déposé entre les mains du gouvernement ; et c'est là le cas de ceux de la Banque du Peuple. Il n'y a donc aucune raison de s'en débarrasser à bas prix.

\* \*

Nous accusons réception d'un bel ouvrage en deux volumes, intitulé *Acadia*, et signé du nom bien connu, de M. Edouard Riard, ancien membre de la chambre des Communes du Canada.

Ces feuilles relatant le passé à la fois glorieux et infortuné de la vieille Acadie, manquaient réellement au livre de l'histoire de l'Amérique. Grâce à la plume du sympathique écrivain que nous avons nommé, cette lacune se trouve désormais comblée. *Acadia* est un ouvrage écrit soigneusement, et contenant sur l'histoire de l'Acadie de précieux documents : c'est une œuvre qu'il faut lire attentivement comme du reste mérite de l'être tout travail qui joint à la solidité des fonds, l'élégance du style et un grand intérêt historique et littéraire.

La nouvelle œuvre est éditée par MM. John Lovell & Son et comprend deux beaux volumes, avec un portrait de l'auteur et une carte de l'Acadie en 1755.

Nous offrons à qui de droit nos remerciements pour le gracieux envoi d'un exemplaire de ces beaux volumes.

Le prix de l'ouvrage broché est de \$2.00, et relié \$3.00.

## SAINT-ÉTIENNE DE LAUZON

(CRAIG'S ROAD)

C'est le 26 octobre 1858 que Saint-Etienne a été érigée canoniquement en paroisse. On lui donna saint Etienne pour titulaire en l'honneur de M. l'abbé Etienne Baillargeon, curé de Saint-Nicolas, dont la nouvelle paroisse avait jusqu'alors fait partie.

Le 1er décembre suivant, Mgr Baillargeon, archevêque de Québec, donnait la permission d'y construire une chapelle. Le 9 du même mois, Germain Bilodeau donnait le terrain nécessaire pour construire la chapelle, le presbytère et le cimetière.

Neuf curés se sont jusqu'ici succédé à Saint-Etienne de Lauzon. Ce sont : MM. Christophe Lafontaine, 1861-1862 ; Joseph-Honoré Desruisseaux, 1862-1865 ; Pierre-Hubert Beaudet, 1865-1866 ; George Casgrain, 1866-1873 ; G. Talbot, 1873-1874 ; Pantaléon Bégin, 1874-1881 ; L.-D. Guérin, 1881-1883 ; Jos.-Edouard Roy, 1883-1891 ; Albert Rouleau, curé actuel.

Craig's Road, la gare du Grand-Tronc, à Saint-Etienne de Lauzon, a pris son nom du chemin Craig (Craig's road), la seule voie de communication autrefois entre les Cantons de l'Est et Québec. On nomma ce chemin Craig's Road parce qu'il fut commencé sous l'administration de sir James-Henry Craig, gouverneur du Canada, de 1807 à 1811.

P.-G. R.

## LES DIEUX S'EN VONT

SOUVENIR D'ALGÉRIE



l'ornement du salon.

Malheureusement, il n'avait reçu qu'une

éducation secondaire et il commettait parfois des bévues comiques ; mais il se tirait des situations les plus burlesques en désarmant les rieurs par ses bons mots, sa brusque franchise et sa bonhomie gauloise.

Le général voulut un soir donner une fête de nuit dans les magnifiques jardins de sa villa, située près d'Alger, au milieu de la délicieuse plaine de Mustapha. Il voulait que son bal fut splendide ; il ne négligea rien pour rivaliser d'éclat et de magnificence avec le gouverneur de l'Algérie d'alors, dont le faste était célèbre.

Tout marchait pour le mieux et le général, huit jours avant la soirée, croyait n'avoir rien oublié dans son programme des embellissements, quand il s'avisa que son jardin manquait de statues.

Il savait qu'en ce moment un zéphyr travaillait à Alger au buste d'un colonel tué depuis peu et auquel on élevait un tombeau ; ce soldat était un sculpteur d'un certain talent et le général, qui ne s'imaginait pas le temps qu'il faut pour modeler un groupe, ne douta pas qu'en huit jours l'artiste ne peuplât son jardin de dieux et de déesses mythologiques.

Donc il fit demander le zéphyr.

Celui-ci se présenta, crâne, fringant, l'œil assuré.

Ces troupiers fantaisistes poussent la désinvolture à un point incroyable ; ils portent avec un brio inouï leur modeste capote grise, et ils ont un *chic ébouriffant* que jalourent les zouaves eux-mêmes.

Cerveaux brûlés, cœurs de feu, les zéphyr n'était l'ennui de la garnison qui les pousse à des coups de tête, seraient l'élite des régiments ; malheureusement, les tempéraments, impatientes du frein, se laissent emporter à des excès qui nécessitent leur envoi en Afrique dans des corps spéciaux où la discipline est terrible.

Et, pourtant, ils trouvent le moyen de jouer des tours pendables à leurs supérieurs ; le plus souvent, leurs farces sont si amusantes qu'on ne sait qui punir ou que l'on a trop ri pour n'être pas désarmé.

Le général attendait le zéphyr au milieu de son parc.

— Mon garçon, lui dit-il, tu as beaucoup d'adresse, à ce qu'il paraît ; voici ce que je voudrais de toi : je donne un bal de nuit samedi prochain ; je désirerais orner mes bosquets de quelques statues ; il me faudrait des Bacchus, des Apollons, des Vénus, tout le tremblement de l'antiquité... en plâtre.

— Pourquoi pas en marbre pendant que vous y êtes ? dit le zéphyr d'un air goguenard. Huit jours ! C'est impossible !...

— Tais-toi, *fricoteur*, fit le général en fronçant le sourcil ; je n'aime pas qu'on réplique.

— Mais, mon gén...

— Assez ! Si tu n'as pas fini mes statues samedi à huit heures du soir, je te flanque un mois de prison.

Le zéphyr, un peu ahuri, regarda le général ; celui-ci n'avait pas l'air de plaisanter.

— Combien te faut-il pour acheter ton plâtre ? demanda le général.

— Cent francs, dit le zéphyr avec un sang-froid superbe.

Celui-ci trouva la somme un peu forte, mais il s'exécuta :

— Voilà cinq louis, *carottier*, dit le général en donnant les cinq pièces d'or au sculpteur ; mais si le plâtre était à ce prix-là, on aurait de l'économie à bâtir les maisons avec des piles de douros (5 francs). A samedi, huit heures.

— Mon général, accordez-moi minuit, puisque la fête ne commence qu'à une heure du matin.

— Soit ! Mais soigne bien ça ; tâche surtout

de réussir les déesses ; fais-moi une Vénus bien ficelée.

—Ah ! voilà ! fit le zéphyr ; je ne peux vous fabriquer que des dieux.

—Pourquoi ?

—Parce que dans mon art chacun a sa spécialité ; je n'ai jamais appris à sculpter des femmes.

—Diable ! fit le général contrarié ; c'est fâcheux. Enfin, soit, pourvu que tu ne me manques pas de parole, je me contenterai de tes bonshommes. Allons, au revoir.

—Au revoir et merci, général ! fit le zéphyr en riant dans ses moustaches.

Et il s'en alla.

Le soir, il mettait grand bruit dans les cabarets d'Alger.

Il faisait danser les louis du général ; durant huit jours, on le vit mener joyeuse existence par tous les cafés de la ville et de la banlieue.

La veille du samedi, le général manda le zéphyr.

—J'en apprends de belles, fit-il en tortillant furieusement sa moustache ; tu flânes au lieu de travailler ; tu as fait scandale hier au café chantant ; tu as passé la nuit précédente au violon, tu as rossé un nègre dans la rue Bab-Ajoun ; ce matin, tu . . .

—Mon général, interrompit le zéphyr, je ne peux modeler que lorsque je suis gris ; beaucoup de grands artistes ont été comme moi ; la preuve que je *pioche* après vos bonshommes, c'est que je fais tapage ; je n'ai de l'inspiration que dans la surexcitation de l'ivresse.

—J'ai entendu dire, en effet, que beaucoup de sculpteurs étaient des pochards finis, murmura le général. Du reste, tu sais... si tu n'es pas prêt... au *bloc* (prison en style de bivac).

—“Sufficit,” dit le zéphyr.

Et il tourna les talons.

Puis il se ravisa :

—Mon général, dit-il, une recommandation.

—Quoi ?

—Engagez vos invités à ne pas toucher aux statues.

—Pourquoi ?

—Parce que le plâtre sera encore trop frais et ça pourrait les détériorer ; un rien suffit pour casser une statue qui sort du moule.

—C'est bien, on avertira son monde.

—Mais, mon général, ce sera bien difficile de dire cela verbalement à tant de personnes ; moi, à votre place, je mettrais une pancarte à l'entrée des jardins avec deux quinquets de chaque côté, et j'écrirais sur cette affiche, en grosses lettres :

ON EST PRIÉ DE NE PAS TOUCHER  
AUX STATUES

—Ma foi ! tu as raison. C'est plus simple que de s'exténuer à dire cela à tant de gens.

—Je puis être sûr que vous n'oublierez pas la pancarte.

—Puisque je te le promets.

—C'est que, voyez-vous, si on s'avise de tâter mes plâtres, je ne répons de rien.

—Sois tranquille, on respectera la consigne que je ferai coller bien en vue. A demain.

—A demain, mon général.

Il était minuit, le général terminait sa toilette et jurait tous les milles diables de l'enfer, parce que son habit était trop étroit et que son maître Jacques, aposté à la petite porte, ne venait pas le prévenir que les statues étaient arrivées.

Mais enfin son majordome entra.

—Eh bien ! fit le général.

—Il est en bas, dit le domestique.

—Et les dieux ?

—Il les a fait apporter sur des brancards par des nègres.

—A la bonne heure. Sont-ils beaux ses dieux-là.

—Dam, mon général, je ne les ai pas vus ; ils étaient couchés et couverts de linges. J'ai proposé au zéphyr de l'aider et j'ai voulu regarder une de ses statues ; mais...

—Mais... quoi ?

—Alors il m'a envoyé un coup de pied quelque part, en me disant “*fiche ton camp*,” car il voulait placer ses œuvres lui-même et disait que, si on l'embêtait, il casserait tout.

—Il a raison, ce garçon, dit le général enchanté d'avoir ses dieux ; de quoi de méles-tu ? Il ne faut jamais contrarier les artistes.

Et le général acheva de se sangler pour entrer dans son habit.

Puis il descendit au jardin.

A l'entrée, il trouva le zéphyr en train de se disputer avec le majordome devant la pancarte où était écrit :

NE PAS TOUCHER AUX STATUES

Le zéphyr trouvait les lettres trop petites et tempêtait.

—Mettez un quinquet de plus, dit le général pour arranger le différend. Et il emmena le sculpteur avec lui pour voir les dieux.

—Où diables as-tu fourré les plâtres ! fit le général ; tu les enfouis loin des illuminations, dans des bosquets touffus.

—Ça se fait toujours, dit le zéphyr, le plâtre aux lumières est affreux, il fait très bien sous la feuillée, dans une demi-clarté. Vous allez voir un Jupiter superbe.

Et le zéphyr toussa fortement en approchant d'un berceau de verdure sous lequel était un Jupiter.

Le général poussa un cri d'admiration, en apercevant une magnifique statue ornée d'une barbe splendide.

—Sacrébleu ! fit-il en s'approchant ; c'est réussi, ton Jupiter.

—N'est-ce pas, mon général ?

—Le gouverneur sera furieux ; il n'a pas de pareils chefs-d'œuvre dans son jardin. Mais, dis donc, il ressemble au caporal-sapeur des zouaves.

—C'est lui qui a posé, mon général, fit le zéphyr.

—Tu peux te vanter de l'avoir reproduit traits pour traits. Allons voir les autres.

Et le général fit le tour des bosquets, s'extasiant ici devant un Bacchus, là devant un Apollon.

Seulement, il remarqua que le zéphyr toussait chaque fois qu'il s'approchait d'un des endroits où s'élevaient ses chefs-d'œuvre. Il en fit observation.

—Mon général, répondit le sculpteur, je suis nerveux, c'est l'émotion. On craint toujours d'avoir mal réussi.

—Voilà cent francs et ne toussons plus, dit le général, je suis content de toi.

—Merci, général, s'écria le zéphyr, et il s'esquiva...

Les invités arrivaient. Une demi-heure après, le bal commençait.

De temps à autre, des cavaliers et des dames qui, entre deux valse, s'étaient égarés dans les allées les plus couvertes, revenaient sur la pelouse où l'on dansait, faisaient compliment au général sur ses statues.

Le Jupiter surtout produisit un grand effet avec sa foudre en main et sa barbe vénérable.

Le gouverneur, au moment où il faisait son entrée, en entendit parler ; il désira le voir.

Le général s'empressa de le conduire au berceau où se cachait le chef-d'œuvre, nombre d'invités s'y rendirent aussi.

On s'extasia.

Tous les officiers, tous les civils connais-

saient le caporal-sapeur des zouaves et la ressemblance de la statue avec le modèle était réellement frappante.

Tout à coup, le gouverneur poussa un oh ! qui inquiéta le général.

—Qu'avez-vous ? demanda-t-il.

—Rien, fit le gouverneur ; il m'avait semblé voir remuer la tête de la statue, une illusion.

—Mais non, fit un officier ; elle s'agite, tenez.

Tout le monde était stupéfait !

Le général n'en revenait pas.

Tout à coup la face du dieu se crispa, il parut faire un violent effort pour se retenir, puis il éternua à outrance. . . .

On juge de l'étrange surprise de tout le monde.

Le général, effaré, contemplant le miracle en roulant des yeux égarés.

Soudain le dieu lui parla :

—J'as fus tire, mon chénéral, fit Jupiter en jargon alsacien, la gonsigne était de ne bas me remuer defant le monte et de ne bas barler, mais je n'affé bas bu me redénir d'éternuer.

Plus de doutes.

C'était le caporal lui-même, badigeonné avec du plâtre.

Le général exaspéré arracha une branche de tuya pour en houspiller Jupiter ; mais celui-ci sauta à terre et s'enfuit au milieu des rires inextinguibles des spectateurs.

Les autres dieux, voyant leur camarade se sauver, comprirent que leur situation n'était pas tenable ; ils descendirent de leur olympe représenté par leur piédestal et détalèrent d'un pas léger.

Grand émoi parmi les invités qui n'avaient pas quitté le bal et ceux qui se promenaient dans les allées.

Ce fut une scène exilarante.

Le général avait renoncé à poursuivre son Jupiter quand son majordome ahuri accourut vers lui en criant les bras levés au ciel :

—Général, général, les dieux s'en vont !

—Laisse-les partir, animal, lui répondit le général ; ce sont de faux dieux. . . .

Puis en *a-parté* :

—Je ne m'étonne plus de ce que ce scélérat de zéphyr défendait d'y toucher.

Cet incident avait trop égayé les invités pour que les hôtes en tinsent rancune à l'auteur.

Le zéphyr fut pardonné ainsi que les faux dieux. . . .

SPECTATOR.

## PRIMES DU MOIS DE JUIN

### LISTE DES RÉCLAMANTS

*Montréal.*—J. Gauthier, 189, ruelle Bourdon ; Mlle Valiquette, 150, rue Barré ; P. Brunet, 119A, rue Saint-Christophe ; A. Valiquette, 1751, rue Notre-Dame ; E. Proulx, 113, rue Drolet ; J.-B. Quesnel, 198, rue Sanguinet ; Mlle Adelina Tessier, 24½, avenue Marie-Louise ; George Turesne, 163½, rue Panet ; Pierre Lamothe, 260, rue Jacques-Cartier ; H.-R. Falbord, 7, Place d'Armes ; Antoine Germain, 371, avenue de l'Hôtel-de-Ville ; D. Montplaisir, 50, rue Drolet ; Narcisse Gagnon, 1803, rue Ste-Catherine ; Olivier Daoust, 32, rue St-Justin ; E. Ritchot, 476, rue St-André.

*Québec.*—Joseph Drouin, commis chez Glover & Fry ; Mlle Richard, 37, rue Fleurie ; Alp. Lepage, 60, rue Chénier ; Paul Hébert, 42, rue St-Patrice ; Edmond Déry, 59, rue Montcalm ; Louis Bussière, Université Laval ; N. Béchar, 21, rue St-Réal ; Elizée Roy, 45, rue St-Joseph, St-Roch.

*Pointe St-Charles.*—A. Bourdon, 140, rue du Grand-Tronc.

*Ste-Cunégonde.*—A. Bélanger, 214, rue Delisle.

*Côte-des-Neiges.*—J. R. Claudi.

*St-Joseph, Beauce.*—J. A. Cloutier.

*Trois-Rivière.*—L. D. Paquin.

*Ste-Anne de la Pérade.*—Gilbert Latour.

*Murray Bay.*—Alexandre Desmeules,

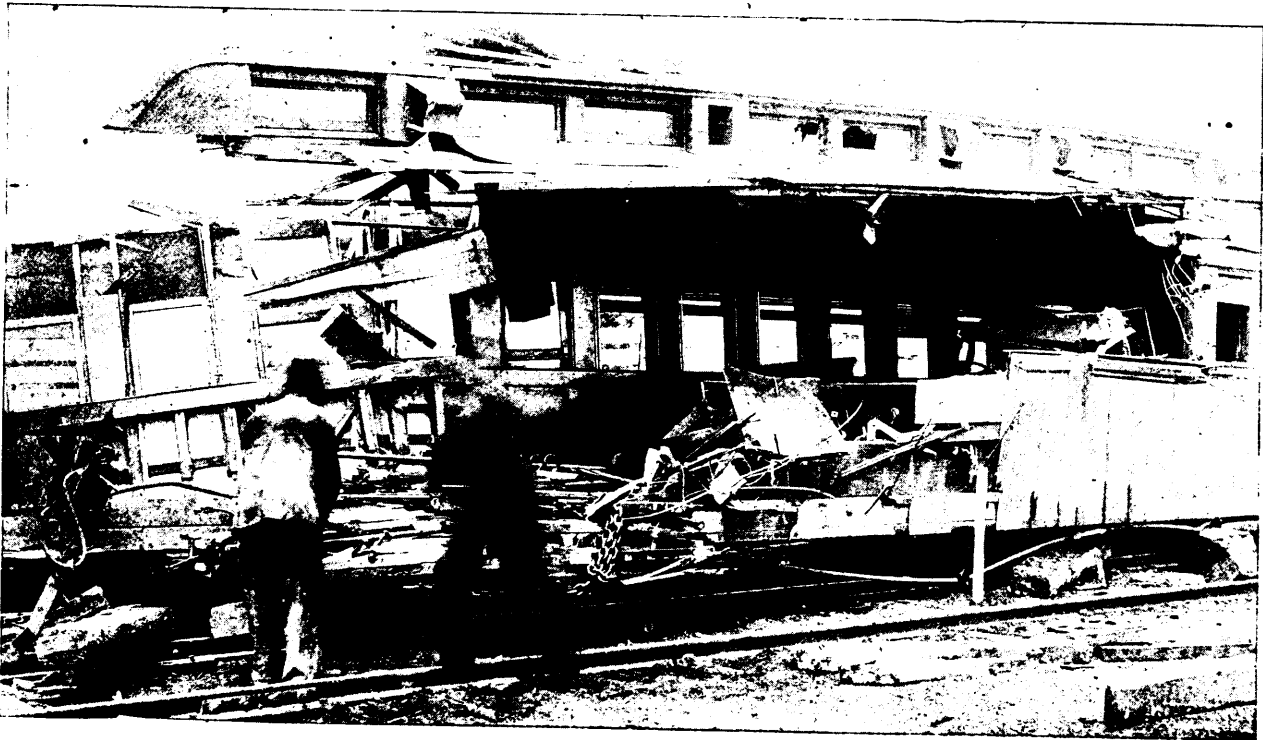




LES FRANÇAIS A MADAGASCAR.—APRÈS LE COMBAT : INCINÉRATION DES CADAVRES DES HOVAS TUÉS DANS L'ACTION



LA LOCOMOTIVE



LE WAGON DE PREMIÈRE CLASSE



LA CATASTROPHE DE CRAIG'S ROAD.—LES RUINES : LE CHAR PULLMAN.—Photo. J.-E. Livernois

## POUR LES DAMES

1. *Tablier pour enfants de 2 à 3 ans.*—On se servira comme garniture d'un entre-deux fait au crochet, en ajoutant des points d'arête et



1. Tablier-blouse pour enfants de 2 à 3 ans. 2. Robe-blouse pour fillettes de 8 à 10 ans

des plis étroits. Le tablier est en zéphir rose. Le dessus se compose de l'entre-deux et de bandes d'étoffe de 2½ pouces, avec deux petits plis de chaque côté, près desquels on exécutera le point d'arête. Le volant, monté sous un biais étroit, est ourlé sur ½ pouce et garni d'entre-deux. Biais à l'encolure et aux entourures et boutons de nacre pour fermer.

2. *Robe-blouse pour fillettes de 8 à 10 ans.*—La petite robe de piqué rayé rouge et blanc est ornée de satinette brun roux. L'empècement, seul, est doublé. Froncez la jupe de 76 pouces de tour dans un poignet sur 1 pouce, qu'on adaptera au bas de la blouse par des boutonnières correspondant aux boutons de la blouse. Col marin de 2½ pouces de haut devant et 3 derrière. La bande et garniture a 1½ pouce de large, le col droit 1. Nœud fait d'une bande d'étoffe sur 2 pouces et écharpes de 78 pouces sur 6 pouces.

3. *Toilette de petit drap gris-souris.*—Corsage uni, orné de revers à crêpeaux boutonnés, ouvert sur une chemisette de dentelle coquillée, manches ballons à haut poignets; col montant et ceinture de velours bleu saphir; jupe cloche à godets, unie. Chapeau de paille grise orné devant par un large nœud de dentelle, orné au milieu par une rose.

Mesurage : 6½ verges de drap gris-souris.

4. *Toilette de soie changeante.*—Corsage-blouse montant coupé en travers par les entre-deux de guipure; manches volants en mousseline de soie noire, jupe à godets ornée d'un volant baldaquin en guipure blanche, retenu par des nœuds de ruban. Capote de mousseline de soie noire ornée devant par des choux et sur le sommet par une plume droite.

Mesurage : 16 verges de soie changeante.

Les *Farces de Piron* continuent d'égayer tout le monde. Plus de fronts soucieux, moroses. La joie illumine toutes les figures. C'est l'âge d'or, chanté par Virgile, revenu sur la terre. Prix : 10c. G.-A. et W. Dumont, 1826, rue Sainte-Catherine.

## LE VIEIL ENCHANTEUR

( CONTE )

Il y a bien longtemps, un méchant sorcier avait volé un petit garçon et une petite fille et les avait amenés dans sa caverne. Il avait appris son art détestable dans un livre d'enchantelements qu'il gardait et cachait comme son plus cher trésor.

Mais quand le vieil enchanteur s'éloignait et laissait les enfants seuls, le garçon, qui avait découvert la cachette, lisait dans le précieux livre.

Le vieux laissait rarement sortir les enfants de la caverne, le retenant prisonniers pour les offrir un jour en holocauste à l'Esprit malin. Cependant, une fois qu'il était sorti de bonne heure, le petit garçon dit à sa sœur :

—Il est temps de partir, le méchant homme qui nous retient prisonniers n'est plus là, fuyons donc aussi loin que nos pieds pourront nous porter.



3. Toilette de petit drap gris-souris

Ils se prirent par la main et coururent tout le jour.

A midi, l'enchanteur revint et s'aperçut de la disparition des enfants. Il ouvrit son livre d'enchantelements, qui lui révéla vers quelle contrée ils s'étaient enfuis.

Il se mit aussitôt à leur poursuite, et, avec ses grandes jambes, les rejoignit bientôt; les enfants entendaient déjà sa voix pleine de colère, et la petite sœur, dans son effroi, criait : —Frère, frère, nous sommes perdus; le méchant homme est déjà près de nous.

Alors le petit garçon se souvint de ce qu'il avait appris dans le précieux livre. Il prononça une parole, et sa sœur fut aussitôt métamorphosée en poisson; lui-même devint l'étang dans lequel le petit poisson se mit à nager.

Arrivé près de l'étang, le vieux comprit qu'il était mystifié et s'écria avec colère :

—Attendez, attendez, je saurai bien vous prendre.

Et il courut à sa caverne chercher des filets pour pêcher le poisson. Mais le frère et la sœur, redevenus eux-mêmes, se cachèrent, s'endormirent, et le lendemain ils continuèrent leur route.

Lorsque le vieux sorcier revint avec ses filets, il ne trouva plus d'étang, mais une verte

prairie où l'on pouvait bien attraper des grenouilles, mais pas de poissons.

Il se remit aussitôt à leur poursuite, et, le soir arrivé il les avait presque rattrapés, et les enfants déjà entendaient gronder sa colère. La sœur criait à son frère :

—Frère, frère, nous sommes perdus, le méchant est tout près derrière nous.

Mais le garçon prononça de nouveau une des paroles qu'il avait apprises dans le livre, et fut changé en une chapelle au bord du chemin, et sa sœur en un bel autel.

Lorsque l'enchanteur arriva près de la chapelle, il s'aperçut bien qu'il avait été joué, et se mit à gronder terriblement :

—Puisque je ne puis pas vous attrapper, je veux vous brûler, et vous réduire en cendres.

Et il courut à sa caverne chercher du feu.

Le frère et la sœur redevinrent eux-mêmes, ils se cachèrent, s'endormirent, et, au troisième jour, ils continuèrent à marcher. Lorsque l'enchanteur revint avec son feu, il se cogna le nez contre un gros rocher. De plus en plus furieux, il courut sur la trace des enfants.

Vers le soir, il était tout près d'eux. Pour la troisième fois, la sœur se croyait perdue, mais le garçon parla et il fut changé en une aie à battre le blé, et sa sœur en un grain de blé.

Le mauvais enchanteur aussitôt se métamorphosa en un coq noir qui courut bien vite vers le blé pour le dévorer; mais le garçon devint renard, courut sur le coq noir et le dévora.

LUDWIG BECHSTEIN.

## QUELQUES PRECEPTES

Dans la piété, foi sincère et pure; craindre, aimer Dieu, espérer en Lui.

Dans la charité chrétienne, indulgence et tolérance pour les autres, sévérité pour soi-



4. Toilette de soie changeante

même : secours de tous genres à l'humanité souffrante.

Dans la conduite, simplicité et raison.

Dans l'extérieur, propreté et décence.

Dans les procédés, justice et générosité.

Dans l'usage des biens, économie et libéralité.

Dans les discours, clarté, vérité, précision.

Dans l'adversité, courage, fierté, résignation.

Dans la prospérité, modestie et modération.



Il se vit en face d'un peleton de marins commandé par un capitaine.—Page 182, col. 1

# LA MENDIANTE DE SAINT-SULPICE

PREMIÈRE PARTIE

## LE TESTAMENT DU COMTE D'AREYNES

Gilbert avait écrit sans faire d'observation.

—Eh bien ! cette machine-là vous va-t-elle ? lui demanda le capitaine de fédérés.

—Pas complètement.

—Qu'est-ce qui vous chiffonne ?

—Vous ne me donnez que seize mois pour vous payer. Ce n'est pas assez.

—Combien de temps vous fandrait-il donc ?

—Deux ans.

—Qu'à cela ne tienne.... Je suis bon diable ! il ne s'agit que de modifier l'échelonnement des reconnaissances.... Au lieu de quatre mois, mettez six mois, ça vous fera vos deux ans....

Gilbert changea le libellé de l'acte.

—Maintenant, poursuivit Duplat copiez ça de votre plus belle écriture sur une feuille de papier timbré, vous me ferez ensuite quatre reconnaissances de trente sept mille cinq cents balles chacune. Allez-y ! Le mari d'Henriette copia l'acte, le signa, et étala ensuite devant lui quatre feuilles de papier timbré.

XXXIX

—Je dicte... fit Servais.

Et il commença :

“ *Par la présente reconnaissance, je m'engage à payer, au quinze mars prochain...* ”

—Pourquoi une date précise ? interrompit Gilbert, le paiement est subordonné à notre mise en possession, vous le savez bien...

—C'est du temps de plus que je vous donne... répliqua l'ex-fourrier. Nous sommes en mai... Ça vous fait déjà dix mois pour arriver à mars prochain... Admettons que votre oncle par alliance ne dévisse son billard qu'en avril prochain, nouveau laps de onze mois avant l'échéance du premier paiement... Près de deux années, mon vieux frère ! C'est ça qui va vous mettre à votre aise et ne fera pas de trop gros trous à votre budget... Allez, allez... rédigez-moi ces quatre machinettes et vénerez-moi comme un bienfaiteur...

Gilbert baissa les yeux pour cacher l'éclair farouche qui s'allumait au fond de ses prunelles.

Si Servais avait surpris cet éclair et deviné ce qui se passait dans l'esprit du mari d'Henriette, il aurait, sans nul doute, étranglé séance tenante son ancien capitaine.

Mais il ne vit rien, ne devina rien et reprit sa dictée :

“ *Au quinze mars prochain, à monsieur Servais Duplat ou à son ordre, la somme de trente-sept mille cinq cents francs, valeur reçue comptant.* ”

—Ça va bien ! signez maintenant et faites-en trois autres pareils en échelonnant les échéances de six mois en six mois...

Gilbert obéit.

Quand il eut achevé Duplat prit les reconnaissances et les examina l'une après l'autre, minutieusement.

—Ça va bien ! répéta-t-il, après cet examen. Gardez ces papiers jusqu'à ce que je vous apporte l'insecte dont vous avez besoin... Nous opérerons alors l'échange... Ah ! j'oubliais de vous demander ce que vous avez fait du corps de votre moucheronne défunte ?...

—Je l'ai laissée dans la cave auprès de sa mère...

—Suffit ! Nous nous en occuperons quand je reviendrai... Vous trouverai-je ici ?

—Non. Je vous attendrai dans l'allée de la maison, à l'entrée de la porte des caves où je vais descendre... Dans combien de temps espérez-vous être de retour ?

—Patron, vous m'en demandez trop ! Je ne me doute même pas de la façon dont je vais m'y prendre pour cueillir adroitement et en douceur le bobécharde de Jeanne Rivat !

—Vous comprenez aussi bien que moi qu'il faut éviter le bruit... ça compromettrait tout ! Je reviendrai le plus tôt possible... Voilà ! Maintenant en route !

Gilbert prit la bougie, sortit de l'appartement avec Duplat, referma la porte, et les deux hommes descendirent silencieusement l'escalier.

Aussitôt qu'ils eurent atteint l'allée de la maison, l'ex-fourrier s'élança au dehors et le mari d'Henriette gagna les degrés accédant aux caves.

Duplat avait dit vrai.

Il ne se doutait pas de la manière dont il pourrait enlever à Jeanne Rivat l'enfant qu'elle venait de mettre au monde et dont il connaissait la naissance par maman Véronique.

Maman Véronique, il ne se le dissimulait point, selon toute probabilité serait l'obstacle.

La brave femme de ménage ne devait guère laisser seule la malade.

Jeanne, selon Véronique, était brûlée par une fièvre ardente et en proie au délire, mais dans ce délire ne lui resterait-il pas assez de lucidité, d'intelligence, d'instinct maternel, pour lui rendre difficile l'accomplissement du crime qu'il préméditait ?

En quittant son ancien capitaine, Duplat se mit à réfléchir sérieusement aux difficultés presque insurmontables qui pouvaient se dresser devant lui et auxquelles il n'avait pas pensé tout d'abord.

Mais ces difficultés, il en triompherait, à quelque prix que ce fût. S'il ne pouvait les écarter il les briserait.

Il voulait gagner les cent cinquante mille francs qu'il se croyait la certitude de toucher un jour.

Si, pour arriver à son but, un seul crime ne suffisait pas, il en commettrait un second.

Il était résolu et prêt à tout.

Dix heures sonnaient à l'église Saint-Ambroise, au moment où il quittait Gilbert Rollin.

Il compta les coups, à peine distincts au milieu du tapage assourdissant des canons qui tonnaient avec une intensité croissante.

Le crépitement de la fusillade se rapprochait de plus en plus du quartier.

Une pluie fine et pénétrante ne cessait de tomber.

—Mon argent d'abord ! se dit Duplat

Et il tourna la rue Servais pour descendre la rue du Chemin-Vert, afin de gagner la maison de construction dans les caves de laquelle il avait enfoui les premiers billets de banque payés par Merlin, accompte sur le prix de la trahison du communard.

Il arriva sans encombre jusqu'à deux cents mètres de la rue Saint-Maur, après avoir jeté son paquet de vêtements de capitaine de fédérés dans l'égout où il avait déjà jeté ses armes.

Mais là une barricade lui ferma le chemin.

Cette barricade, qui se dressait en face des portes d'un dépôt de voitures, était gardée par une dizaine de fédérés qui attendaient du renfort.

Elle commandait les terrains vagues de l'avenue Parmentier et le bas de la rue du Chemin-Vert.

—Qui vive ? cria une sentinelle embusquée derrière un tas de pavés et qui surgit brusquement en entendant le bruit des pas de Servais.

En même temps quelques visages anxieux apparaissaient au sommet de la barricade.

On vit étinceler dans l'ombre l'acier de plusieurs fusils.

Un instant de silence succéda au : *Qui vive ?* du soldat communard.

Duplat se disait :

—Si le mot d'ordre que j'ai reçu ce matin pour aller à la porte des Prés-Saint-Gervais est le même cette nuit, je passerai sans encombre... autrement je serai obligé de parlementer et de me faire reconnaître en inventant une histoire...

—Qui vive ? cria la sentinelle pour la seconde fois en épaulant son fusil prêt à faire feu.

L'ex-fourrier se hâta de répondre :

—Ronde de sûreté. Avancez à l'ordre.

Vêtu d'un costume bourgeois il n'avait pas osé répliquer : *Ronde d'officier*, mais il venait de trouver un biais.

Depuis quelques jours le Comité central, très effrayé de la tournure que prenaient les événements, envoyait des fédérés déguisés surveiller les postes.

Aux mots : *Ronde de sûreté, Avancez à l'ordre*, plusieurs des hommes abrités derrière la barricade sortirent et vinrent se ranger derrière la sentinelle qui croisait la baïonnette sur la poitrine du nouveau venu.

Celle-ci attendait le mot.

Servais s'avança et dit d'une voix très basse :

—Douai.

—Dombrowski... répondit le fédéré.

C'était le mot d'ordre donné le matin et qu'on n'avait point changé.

Servais poussa un soupir de satisfaction.

Il gagna la barricade où un sergent l'arrêta par cette question :

—Où allez-vous, citoyen ?

—A la mairie du onzième, au Comité de Salut public.

Le sergent reconnut le capitaine de fédérés.

—Comment, c'est toi, citoyen Duplat ! fit-il avec étonnement.

Toi en pékin ! Je te croyais de garde à la porte des Prés-Saint-Gervais...

—J'y étais... J'ai reçu l'ordre de rappliquer par ici...

—Déguisé en bourgeois ?

—Oui.

—Oh ! oh ! c'est grave, alors !

—Oui. Oh ! très grave. J'ai un rapport à faire et des instructions à prendre...

—Va vite, mon vieux, car ça ronfle au boulevard Saint-Martin et au faubourg du Temple. Nous attendons des hommes de renfort, mais qu'ils viennent ou qu'ils ne viennent pas, nous nous défendrons jusqu'à extinction de chaleur naturelle ! Nous crèverons, ça se peut, mais Paris crèvera aussi ! Regarde... ça flambe partout !

Et le sergent désignait du doigt les leurs rouges qui flottaient au-dessus des maisons dans le lointain, ensanglantant le ciel sombre.

Duplat sans répondre, s'éloigna rapidement et le bruit de ses pas cessa bientôt de résonner sur les pavés boueux.

En quelques minutes il arriva près de l'immeuble en construction dans les caves duquel il avait enfoui son argent, ou pour mieux dire, ses billets de banque.

Il descendit l'escalier à tâtons, se gardant bien d'éclairer sa marche dans la crainte d'appeler l'attention par une lumière indiscreète.

Toujours à tâtons il gagna l'angle de la cave où se trouvait la cachette des cinq mille francs donnés par Merlin, l'homme de Versailles.

En un tour de main il débarrassa cet angle des moellons qu'il y avait entassés, fouilla le sol et reprit son portefeuille qu'il glissa dans sa poche.

Ceci fait, il remonta avec les mêmes précautions.

La fusillade pétillait de tous côtés, le canon tonnait sans discontinuer.

Des obus, décrivant un grand demi-cercle dans le ciel noir,

éclataient au-dessus du quartier, déchirant l'air, allumant des incendies.

De nouvelles lueurs rouges montaient du côté du faubourg du Temple, de la rue Ménépart et de la rue Saint-Antoine. Des gerbes d'étincelles s'envolaient au loin, comme le bouquet d'un gigantesque feu d'artifice.

Le combat se rapprochait de plus en plus.

La formidable barricade du Château-d'Eau était prise.

Les Versaillais marchaient hardiment vers celle construite au coin du boulevard Voltaire et du boulevard Richard-Lenoir.

Les fédérés du faubourg Saint-Antoine étaient obligés de se défendre de trois côtés à la fois. Les troupes régulières envahissaient les quatrième et cinquième arrondissements, et les soldats de la Commune tombaient sous une grêle de balles, sous une avalanche de mitraille.

Duplat prit sa course en remontant la rue du Chemin-Vert.

On l'arrêta de nouveau à la barricade où il avait parlementé si peu de temps auparavant.

Il donna pour la seconde fois le mot d'ordre, passa, et coupant à travers des terrains vagues, se dirigea vers la maison portant le numéro 157 de la rue Saint-Maur où il demeurait.

En face de la rue Saint-Ambroise s'élevait une barricade.

Au : *Qui vive ?* de la sentinelle il répondit :

—*Douai et Dombrowski*, mais sauve-qui-peut ! Les Versaillais approchent ! . . . On nous a trahis ! . . . Nous sommes cernés !

Une panique effroyable s'empara aussitôt des hommes qui défendaient ce coin de rue où les balles sifflaient et venaient s'aplatir contre les murailles.

Les fédérés perdant la tête battirent en retraite à toutes jambes du côté du boulevard Voltaire.

Vingt pas à peine séparaient Duplat de sa maison.

Il bondit, rasant les murs, courbant la tête, afin d'éviter les projectiles qui pleuvaient autour de lui.

Des obus éclataient sur les toits.

L'incendie grandissait de tous les côtés.

—*Tonnerre de tonnerre ! . . . Si j'en réchappe, je n'aurai pas volé mes cent cinquante mille balles !* murmura le capitaine de fédérés en se blottissant dans une encoignure et en s'accroupissant pour laisser à cet ouragan de plomb et de feu le temps de se calmer.

Soudain il vit une forme humaine se dresser tout près de lui, une forme noire qui venait d'escalader la barricade de la rue Saint-Ambroise abandonnée par ses défenseurs.

Servais Duplat reconnut un prêtre.

—*Voilà un calotin qui peut se vanter de n'avoir pas froid aux yeux !* pensa-t-il.

\* \* \*

Depuis la veille, maman Véronique avait vécu au milieu des plus douloureuses angoisses et des terreurs les mieux justifiées.

Jeanne Rivat ne cessait de délirer, et dans son délire passaient sous ses yeux des tableaux sanglants qu'elle décrivait d'une voix haletante.

Le pharmacien du quartier, en l'absence de tout médecin, avait pris sur lui de préparer une potion pour Jeanne, mais cette potion ne semblait point produire l'effet attendu par la brave et dévouée garde-malade qui se demandait avec effroi si celle qu'elle soignait n'allait pas d'un instant à l'autre mourir entre ses bras.

Que deviendrait-elle dans un moment aussi terrible, seule avec les deux petites filles de Jeanne ?

Le lait qu'elle avait acheté la veille pour nourrir les jumelles et suppléer au lait maternel allait être épuisé.

Comment s'en procurerait-elle d'autre au milieu de cette bataille enragée qui faisait trembler Paris sur ses fondements et menaçait de l'anéantir ?

Sous l'averse de projectiles tombant dans les rues comme les grêlons sur les vignes un jour d'orage, il lui serait impossible de sortir.

La journée se passa pour elle au milieu de trances plus faciles à comprendre qu'à décrire.

Quand arriva le soir, elle profita d'un semblant d'accalmie pour aller, au péril de sa vie, chez le pharmacien et aux provisions.

C'est à peine si elle put se procurer du pain.

Partout les boutiques étaient fermées.

Elle trouva moyen cependant de pénétrer chez le pharmacien, qui prépara une nouvelle potion pour Jeanne et fit un *julep* destiné à remplacer tant bien que mal le lait qui manquerait aux jumelles.

La brave femme rentra et fit prendre à Jeanne une cuillerée de la potion nouvelle.

Cette fois l'effet espéré ne se laissa pas attendre.

Jeanne se calma presque aussitôt et une sorte de somnolence lourde remplaça son délire.

XL

Au dehors la bataille continuait avec un *crescendo* furieux.

Le bombardement redoublait d'intensité.

Le rappel et la générale retentissaient de toutes parts. Le tocsin recommençait à tinter lugubrement.

Malgré la lumière éclairant la pauvre chambre où Jeanne Rivat semblait agoniser et où, — contraste étrange ! — les deux petits enfants nouveau-nés dormaient d'un calme sommeil, comme bercés par la main des anges, maman Véronique sentait l'épouvante glacer son sang dans ses veines.

De la rue montaient jusqu'à elle des cris sauvages, des appels aux armes, des batteries de tambours, des sonneries enragées de clairons, des huées, des chants sinistres . . .

Un chien abandonné dans une maison déserte hurlait à la mort.

La brave garde-malade aurait voulu pouvoir dormir, ne fût-ce qu'une heure, pour réparer un peu ses forces épuisées.

Mais comment aurait-elle pu fermer les yeux au milieu de cet infernal vacarme ?

Elle tremblait de tous ses membres.

Tout à coup il lui sembla qu'on montait rapidement l'escalier de la maison.

Était-ce une illusion ?

Elle courut à la porte et l'ouvrit.

En ce moment Jeanne sortit de la somnolence amenée par la potion.

Elle se souleva sur ses coudes et jeta autour d'elle un regard plein d'angoisses.

Une plainte s'échappa de ses lèvres.

—*Mes enfants . . . balbutia-t-elle d'une voix si faible qu'elle était presque indistincte.*

Véronique vint auprès d'elle sans refermer la porte.

—*Allez-vous mieux, Jeanne ?* commença-t-elle. *Voulez-vous . . .*

Un bruit soudain et formidable lui coupa la parole.

Le plafond s'effondrait sous le poids d'un obus qui, après avoir crevé le toit, faisait explosion dans la chambre.

La poitrine défoncée par un des éclats du projectile, maman Véronique s'abattit, la face contre le plancher.

Jeanne poussa un cri de douleur, et retomba sur ses oreillers, le visage ensanglanté.

Un fragment de fonte venait de lui entamer le haut du crâne.

Presque au même instant, sur le même toit, un autre obus s'abat-tait, mettant le feu.

Phénomène inexplicable, malgré la double secousse produite par les deux détonations successives, malgré le déplacement d'air résultant de l'explosion des deux obus, la bougie qui éclairait la chambre de Jeanne Rivat ne s'était point éteinte.

Elle brillait, sinon comme une étoile, au moins comme une nébuleuse au milieu de la fumée, jetant sa pâle lueur sur le berceau où les jumelles dormaient toujours.

Dans l'escalier le bruit entendu, nous pourrions dire deviné, par la pauvre Véronique, continuait, se rapprochant.

Les pas devenaient de plus en plus rapides.

Bientôt ils résonnèrent sur le carré, puis dans le couloir, et l'abbé Raoul d'Areynes parut, tête nue, hors d'haleine, le visage ruisselant de sueur et la soutane couverte de boue.

Dès qu'à Versailles le bruit avait couru que le gouvernement était bien résolu à en finir, coûte que coûte, avec l'insurrection, le vicaire de Saint-Ambroise s'était préparé au départ, décidé à rentrer à Paris à la suite des troupes commandées par le général Vinoy.

N'hésitant pas à tout braver pour tenir la promesse solennelle faite au pauvre garde national Paul Rivat, dont nous l'avons vu recevoir le dernier soupir, il s'était enquis du jour et de l'heure probables de l'entrée du dernier corps d'armée dans la ville enfin reprise à la sanglante Commune.

Le général Valentin lui avait signé un *lais-er-passer*.

Ce fut donc au cours de la nuit du 27 au 28 mai qu'il put pénétrer dans Paris, en même temps que le service de la sûreté et d'autres ecclésiastiques impatients de reprendre possession de leurs presbytères, par la porte des Prés-Saint-Gervais que Servais Duplat, payé par Merlin, venait de livrer aux Versaillais.

De la porte des Prés-Saint-Gervais, franchissant mille obstacles et bravant mille dangers, l'abbé d'Areynes s'était dirigé vers la demeure de Jeanne Rivat.

C'est elle qu'il voulait voir avant tout.

La porte de la chambre de la malade avait été ouverte par la malheureuse Véronique, nous le savons.

Par l'entre-bâillement de cette porte Raoul d'Areynes aperçut au milieu de la fumée un berceau, un cadavre, et sur le lit une femme ensanglantée, qui semblait morte.

Frissonnant de la tête aux pieds il entra, et il allait s'élan-

vers Jeanne, quand il entendit marcher, presque courir, dans le couloir qu'il venait de longer.

Une idée soudaine traversa son esprit comme un éclair.

Si on l'avait suivi ? Si c'était lui qu'on cherchait ? Si l'officier de fédérés qui chez Gilbert Rollin avait juré sa mort l'avait reconnu ?

Si on allait le fusiller ?

Certes Raoul d'Areynes n'avait point peur de la mort, mais il ne voulait pas mourir avant d'avoir tenu le serment fait à l'agonisant, avant d'avoir sauvé la femme et l'enfant de Paul Rivat.

La porte vitrée d'un cabinet attenant à la chambre de la veuve était entr'ouverte.

Il se réfugia dans ce cabinet.

Une fumée âcre et de plus en plus épaisse remplissait la pièce.

Des langues de feu commençaient à lécher les murs.

La maison brûlait.

Le vicaire de Saint-Ambroise avait vivement refermé la porte derrière lui et, à travers le rideau de mousseline garnissant le vitrage, il vit un homme bondir dans la chambre.

Raoul d'Areynes tressaillit.

Il reconnaissait cet homme quoiqu'il ne portait plus le même costume.

C'était Servais Duplat !

C'était le misérable qui l'avait menacé chez Gilbert et qu'il avait désarmé au péril de sa vie.

En voyant le cadavre de maman Véronique, et Jeanne ensanglantée, évanouie, morte peut-être, l'ex-fourrier s'était arrêté surpris, mais ce temps d'arrêt ne dura qu'une seconde, il s'élança vers le berceau où dormaient les deux enfants et sur lequel il se pencha sans bien distinguer ce qu'il contenait.

Un faible vagissement se fit entendre.

Servais Duplat saisit le berceau, pivota sur ses talons et disparut en l'emportant.

L'incendie grandissait.

Le soupçon du crime que venait de commettre l'ex-capitaine de fédérés ne pouvait naître dans l'esprit de l'abbé d'Areynes.

Cet homme habitait sans doute la maison.

Il connaissait la situation de la pauvre femme . . .

Son changement de costume prouvait jusqu'à l'évidence qu'il ne faisait point partie des derniers combattants de la Commune.

Certainement, malgré les apparences contraires, il restait au fond de son âme des sentiments humains, puisque, s'il venait ainsi au secours de l'affligée, ce ne pouvait être que dans une pensée charitable.

— Il sauve l'enfant . . . se dit Raoul. Mais la mère est-elle morte ? . . .

Sortant alors du cabinet vitré il marcha vers le lit et, approchant son oreille de la bouche de Jeanne, il écouta.

Jeanne respirait.

Donc elle était vivante encore.

La fumée s'épaississait. Les flammes crépitaient.

Avant qu'un quart d'heure se fût écoulé, la maison ne serait plus qu'un vaste brasier.

Si l'escalier restait praticable c'est que l'incendie avait commencé sous les combles.

Le vicaire de Saint-Ambroise se hâta d'envelopper la malade dans ses draps et dans ses couvertures puis, doué, nous le savons, d'une très grande force musculaire, il la saisit, la chargea sur ses bras et s'élança au milieu des vapeurs suffoquantes et des jets de feu qui semblaient vouloir lui barrer le passage.

La descente fut pénible et difficile, dans l'étroit escalier, avec un semblable fardeau.

Il fallut au jeune prêtre plus de cinq minutes pour arriver jusqu'à la rue où tout était en ce moment relativement calme.

Le combat semblait s'être concentré du côté de la place du Château-d'Eau.

Raoul pensait emporter Jeanne chez lui où sans nul doute il trouverait sa fidèle servante, la vieille Madeleine, à qui, en partant pour Versailles, il avait recommandé de ne point quitter sa demeure.

A l'instant précis où il sortait de la maison en feu il se vit en face d'un peloton de marins commandé par un officier.

— Monsieur de Kernoël !

— L'abbé d'Areynes !

Ces deux exclamations s'échappèrent à la fois des lèvres des deux hommes qui venaient de se reconnaître avec une surprise réciproque.

C'était bien en effet le comte Edmond de Kernoël qui commandait le peloton de marins installés dans la barricade abandonnée un instant auparavant par les fédérés.

— Mais d'où venez-vous et où allez-vous ainsi, monsieur l'abbé ? s'écria le capitaine de vaisseau.

— J'essaie de sauver cette pauvre femme blessée, mourante, que je viens d'arracher de cette maison en feu ! répondit le vicaire de St-Ambroise. Je tiens le serment que j'ai fait à son mari, mort à l'hôpital de Versailles sous mes yeux et sous les vôtres . . .

— Il faut la porter à l'ambulance . . .

— Où y en a-t-il une ?

— Rue Servan, à deux pas d'ici . . . je viens d'y laisser un poste de vingt-cinq hommes . . . Mes marins vont la transporter jusque-là. Allons, vivement, quatre mathurins ! ajouta le capitaine.

Quatre matelots improvisèrent avec leurs fusils un brancard sur lequel ils étendirent la blessée, toujours sans connaissance.

— Vous, monsieur le vicaire, poursuivit le comte de Kernoël, regagnez votre demeure et hâtez-vous, car les balles vont siffler de nouveau par ici ! On déluge des communards du faubourg du Temple, nous les aurons bientôt sur les bras. Au point du jour, tout sera certainement fini . . . Demain, vous pourrez aller prendre des nouvelles de votre protégée à l'ambulance de la rue Servan.

Les quatre matelots portant Jeanne Rivat tournaient en ce moment dans la cité Bertrand pour gagner une brèche ouverte pendant la soirée par le génie militaire, et qui mettait en communication avec la rue Servan tout ce coin du quartier.

— Partez vite ! répéta le capitaine de vaisseau à Raoul d'Areynes qui lui serra la main et s'éloigna dans la direction de la rue Saint-Ambroise.

Le canon tonnait avec rage aux points d'intersections du boulevard Voltaire et du boulevard Richard-Lenoir.

Les fédérés occupaient toujours la formidable barricade élevée par eux en cet endroit et, armée de deux pièces de campagne répondant sans relâche aux canons de Versailles placés au pont du faubourg du Temple et à la place du Château-d'Eau.

C'est là que Delescluze, épouvanté sans doute de tout le mal qu'il avait fait et fait faire, vint chercher la mort.

La fusillade redoublait d'un côté comme de l'autre.

En présence de cet ouragan de mitraille, Raoul d'Areynes se demandait s'il pourrait arriver vivant sur le seuil de sa maison.

Il atteignit enfin l'angle de la rue Popincourt.

Les balles ricochaient de tous les côtés sur les pavés et contre les murailles.

La rue seulement restait à traverser.

Le jeune prêtre recommanda son âme à Dieu et s'élança vers la porte de sa maison.

Cette porte était entr'ouverte.

Il allait franchir le seuil de l'allée quand il tomba sur ses deux genoux.

— Mon Dieu ! murmura-t-il. Je suis blessé . . .

Grâce à un effort surhumain il se releva et se traîna dans le couloir obscur dont il eut encore la force et la présence d'esprit de repousser la porte derrière lui, et pas à pas, très lentement, perdant beaucoup de sang, il arriva jusqu'à l'escalier.

Il voulut le gravir, mais il lui sembla que le sol manquait sous ses pieds, et que de larges cercles de feu, semblables aux soleils d'un feu d'artifice, tournoyaient dans les ténèbres.

En même temps un grand bruit, pareil à celui de la marée qui monte sur une plage de galets, remplissait ses oreilles.

Puis il cessa de voir et d'entendre et s'abattit sans connaissance sur les premières marches.

## XLI

Gilbert Rollin, en quittant Servais Duplat, nous l'avons dit, s'était engagé dans l'escalier des caves où il se terrait depuis trois jours au deuxième étage du sous-sol, seul avec sa femme, tandis que quelques-uns des autres locataires de la maison avaient choisi le premier sous-sol.

Le mari d'Henriette descendit sans bruit.

Au premier sous-sol quelques portes de caves étaient entre-bâillées, et l'on voyait les têtes frémissantes, les visages livides, aux yeux hagards, de plusieurs des malheureux, hommes, femmes et enfants, réfugiés dans ces caves.

— Est-ce que vous venez du dehors, monsieur Rollin ? lui demanda une femme dont la petite fille, grelottant d'épouvante, se cramponnait des deux mains à ses jupes.

— Oui . . . répondit Gilbert.

— Serons-nous bientôt délivrés ?

— Je l'espère . . .

Une nouvelle porte s'ouvrit, une autre femme parut sur le seuil, et au-dessus de son épaule une tête d'homme émergea.

— Les Versaillais sont-ils maîtres du quartier ? interrogea l'homme.

— Ils le seront d'un moment à l'autre . . . répliqua le mari d'Henriette.

— Quel bonheur ! Nous serons donc débarrassés de ces gueux de fédérés ! Ah ! quelles fripouilles !

— Cela ne tardera pas . . . Demain ils auront disparu !

— Que Dieu vous entende ! dit la femme. Et Mme Rollin, comment va-t-elle ?

*A suivre*

CHOSSES ET AUTRES

—On a ouvert à Paris une souscription populaire à deux sous, afin d'élever un splendide monument à la mémoire de Jeanne d'Arc.

—Pour échapper aux rigueurs de la loi du dimanche, les hôteliers de New-York ont décidé de servir des repas à cinq cents. Le menu consistera en un verre de bière !

—Le gouvernement de la Belgique enverra, cette année, un agent spécial au Canada, dans le but d'y acheter des chevaux pour l'armée belge.

—La bicyclette a fait la conquête de l'Afrique australe ; on en compte six mille dans la seule ville de Johannesburg. Les Cafres eux-mêmes se sont pris d'une belle passion pour la roue.

—La reine Victoria a tant fait subir de modifications à son testament que ce document est devenu si volumineux, qu'on va le faire relier et lui donner le format d'un livre.

—Depuis l'invention des bicyclettes, les accidents causés par ce coursier d'acier deviennent de plus en plus nombreux. Il est vrai que par contre ceux que causent les voitures diminuent en nombre.

—Des chimistes français et anglais sont occupés à extraire de l'or de l'eau des mers. L'eau douce ne contient pas d'or ; mais un analyste français prétend qu'il y a 10,000,000 de tonnes d'or dans les mers et les océans du globe. C'est énorme, n'est-ce pas, si l'on songe que la production annuelle de l'or n'est que de 200 tonnes. L'an dernier, elle ne s'est même élevée qu'à 180 tonnes.

La science n'a évidemment pas encore dit son dernier mot.

—Une singulière société de tempérance : Elle existe à Achylka, en Sibérie. Les membres de cette association, pendant trois cent soixante-quatre jours par an, sont des tempérants intransigeants. Le 1er septembre, ils se rendent à l'église et jurent devant l'autel qu'à partir du lendemain et pendant douze mois, il ne prendront ni vin ni spiritueux.

Au sortir du temple, hommes et femmes se rendent au cabaret ; le soir tous sont ivres, et le lendemain la période d'abstinence s'ouvre.

—Sommaire du *Monde Moderne* (numéro de juillet) : La roche du Tambourineur, G. Toudouze ; Oranger blanc, Jean Rameau ; La Chine, S. de Goudourvielle ; Scènes enfantines ; Le roman de Camille Desmoulins, G. Lenotre ; A travers les rues de Paris, C. Rozan ; L'expédition de Madagascar, Lux ; Une visite à l'institut Pasteur, P. Dejean ; Les décors de Tannhauser, C. de Nébonde ; Le mouvement littéraire ; Revue du mois passé ; La mode du mois ; Jeux et récréations ; Connaissances utiles ; Les petites inventions.

Ce numéro contient 58 illustrations inédites. Abonnement : Un an, \$4.25 ; six mois, \$2.25. Bureau, 5, rue St-Benoit, Paris.

JEUX ET RECREATIONS

MÉTAGRATTE

Sur sept pieds, je suppose  
Le tour et le détour.  
Mon chef changé, j'expose  
Et l'aurore et le jour.

DEVINETTE ANAGRAMMATIQUE

Décomposer la phrase donnée ci-dessous et former avec toutes ses lettres, mises dans un autre ordre, le nom d'un ouvrage de littérature moderne.

MISS SERA BELLE

CHARADE

Lorsqu'un guerrier  
Avec vaillance  
Meurt pour la France,  
C'est... mon Dernier.

Ah ! mon Premier,  
Quelle souffrance !  
Maigre pitance  
Est mon Entier ;

Pour lui qu'importe  
De quelle sorte  
Est son avoir :

Charogne et fange  
C'est ce qu'il mange  
Cet oiseau noir.

SOLUTIONS DES PROBLEMES PARUS DANS LE NO 585

Enigme.—Le mot est : Feuille.  
Rébus.—Il n'y a point de bonheur sans mélange sur terre. Mot à mot : Il, nie, a, point, 2 bon, heure, 100, mel, ange sur terre.

ONT DEVINE :

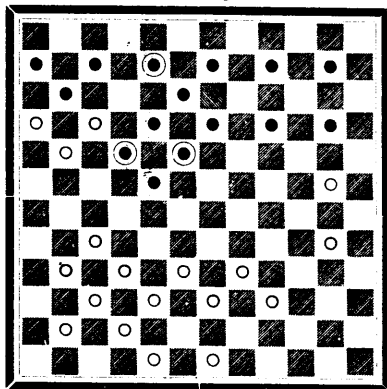
Mlle Eugénie Lalonde, Dorion ; Aimé Richer, St-Hyacinthe ; Mlle Eugénie Moulin, St-Télesphore ; Deux yeux bleus, Somerset ; Pothier-Paquin, Trois-Rivières ; Mme J. E. Côté, Mlle Marie Aymong, J.-Alfred Bouchard, Lévis ; Alex. Grenier, Mlle Corinne-L. Drouyn, Québec ; Mlle Blanche LaGarde, Mlle Schayer, J.-E. Parent, S. Lamontagne, Montréal.

LE JEU DE DAMES

PROBLEME DE DAMES No 171

Composé par M. Elie Jacques, Montréal

Noirs—15 pièces



Blancs—18 pièces

Les Blancs jouent et gagnent

Solution du problème No 169

Blancs	Noirs	Blancs	Noirs
47	40	36	71
35	29	42	53
29	24	18	29
38	35	71	34
39	4	27	38
4	66	gagnent.	

Solutions justes par MM. Napoléon Brochu, Lévis ; P. Duplessis, Williamsville, Conn. ; J. P. Cousineau, E. Pilon, Ottawa.

J. EMILE VANNIER

(Ancien élève de l'école Polytechnique)

INGÉNIEUR CIVIL ARPENTEUR  
187, RUE SAINT-JACQUES

ROYAL BUILDING MONTREAL

En vente dans toutes les bonnes pharmacies.

Le **VIN** à l'**EXTRAIT de FOIE de MORUE**  
PRÉPARÉ PAR  
**M. CHEVRIER**  
Pharmacien de 1<sup>re</sup> Classe, à Paris

possède à la fois les principes actifs de l'**HUILE de FOIE de MORUE** et les propriétés thérapeutiques des préparations alcooliques. — Il est précieux pour les personnes dont l'estomac ne peut pas supporter les substances grasses. Son effet, comme celui de l'**HUILE de FOIE de MORUE**, est souverain

CONTRE :  
la **SCROFULE**, le **RACHITISME**,  
l'**ANÉMIE**, la **CHLOROSE**,  
la **BRONCHITE** et toutes les  
**MALADIES DE POITRINE.**

EXIGER LA SIGNATURE : CHEVRIER

**VIN de VIAL**

TONIQUE ANALEPTIQUE RECONSTITUANT

Le **TONIQUE** le plus énergique pour **Convalescents, Vieillards, Femmes, Enfants débiles** et toutes personnes délicates.

Au **QUINA SUC DE VIANDE PROSPHATE de CHAUX**

Composé des substances indispensables à la formation de la chair musculaire et des systèmes nerveux et osseux.

Le **VIN de VIAL** est l'association des médicaments les plus actifs pour combattre **Anémie, Chlorose, Phtisie, Dyspepsie, Gastrites, Age critique, Epuisement nerveux, Débilité** résultant de la vieillesse, longues convalescences et tout état de langueur et d'amalgrissement caractérisé par la perte de l'appétit et des forces.

Pharmacie **J. VIAL**, rue de Bourbon, 14, LYON. - Toutes Pharmacies.

**POUDRE LIQUEUR DE COMTE**

— POUR —

Préparation Hygiénique, Digestive et Fortifiante

Remplaçant avantageusement les liqueurs de la Chartreuse et de la Trappistine.

Une boîte de cette poudre suffit pour faire deux chopines et quart de liqueur. Direction dans chaque boîte.

Prix : 25c la boîte.

Dans toutes les bonnes pharmacies ou envoyé franco sur réception du prix par les agents

**LA PHARMACIE NATIONALE**  
216, SAINT-LAURENT  
MONTREAL

**V. ROY & L. Z. GAUTHIER**  
Architectes et Evaluateurs  
162—RUE SAINT-JACQUES—162  
(BLOC BARRON)  
VICTOR ROY L. Z. GAUTHIER  
TÉLÉPHONE No 2113

**CADEAU AUX LECTEURS DU "MONDE ILLUSTRÉ"**

Bon pour un Numéro du Journal de Modes **LA SAISON**, le seul au monde donnant 100 Gravures inédites de Modes et Travaux de Mains par Numéro.

Détacher ce coupon et l'envoyer avec son adresse, à l'administrateur de *La Saison* 25 rue de Lille, Paris.

**ACADEMIE DE COUPE**  
DE DAME A. CHAREST

Pour costumes de dames et d'enfants. Ce système, simple et sûr, évite l'ajustement ; en deux heures de leçon, toute dame peut apprendre à tailler à perfection ses manteaux et robes. Nous avons aussi un système pour les jupes qui nous permet de tailler une robe princesse ou un manteau long en aussi peu de temps qu'un corsage uni. Nous enseignons aussi à tailler le corsage de robe sans couture, et toutes sortes de collets. Nous invitons très respectueusement les dames et demoiselles à venir visiter ce nouveau système que nous garantissons sous tout rapport et qui est le moins dispendieux qui soit encore connu.

MME A. CHAREST, 79, St-Denis

**MESDAMES**

Toutes les dames élégantes  
Emploient. . . . .

**"CREME LA SIMON"**

Mme ADELINA PATTI dit :  
"Elle est sans pareille."  
Elle blanchit, tonifie et donne à la peau un délicieux parfum  
Elle guérit en une nuit les Boutons Gercures Engélures  
**J. SIMON, PARIS**  
Agent général pour le Canada :  
**G. ALFRED CHOUILLOU, Montréal**

**LA PRESSE**  
JOURNAL QUOTIDIEN  
Le plus populaire des journaux français de Montréal

Tous les hommes d'affaires reçoivent  
**LA PRESSE**

Les petites annonces de **LA PRESSE** sont lues par tout le monde.  
Désirez-vous un commis ?  
Annoncez dans **LA PRESSE**.  
**LA PRESSE** est le véritable intermédiaire entre le patron et l'employé.  
Désirez-vous une servante ?  
Annoncez dans **LA PRESSE**  
Les servantes en recherche d'emploi lisent toutes **LA PRESSE**.  
Désirez-vous retrouver un article perdu ?  
Annoncez dans **LA PRESSE**.  
Tout le monde reçoit **LA PRESSE**.  
Désirez-vous un emploi quelconque ?  
Annoncez dans **LA PRESSE**.

Journal possédant la plus forte circulation de tous les journaux français du Canada.

Moyenne par jour pour la semaine finissant le 20 juillet 1895

**44,956**

La Presse sera adressée à la campagne pendant la saison d'été à raison de 25c par mois.

**BUREAUX**  
71 et 71a, Rue St-Jacques  
MONTREAL

**ST-NICOLAS**, journal illustré pour garçons et filles, paraissant le jeudi de chaque semaine. Les abonnements partent du 1er décembre et du 1er juin. Paris et département, un an : 18 fr. ; six mois : 10 fr. Union postale, un an : 20 fr. ; six mois : 12 fr. S'adresser à la librairie Chs Delagrave, 15, rue Soufflot, Paris, France.



**ANNONCE IMPORTANTE DE**  
**John Murphy & Cie**

**DEPARTEMENT**

DES

**ROBES**

— POUR —

**ENFANTS**

Une grande variété de Robes en coton (finies flanelles), couleur bon teint, pour être claires à moitié prix.

Assortiment complet de Robes en serge et en tweed, pour être claires à 33 1/2 p.c.

Robes en couleur avec garnitures en dentelle et en broderie, couleur garantie, à 20 p.c. d'escompte.

Robes en indienne avec garniture en broderie, à 20 p.c. d'escompte.

Robes en broderie blanche à 20 pour cent d'escompte.

Lignes spéciales à moitié prix.

Robes en soie brodées, à 20 pour cent d'escompte.

Tabliers pour enfants un immense choix. Les plus hautes nouveautés. Tous réduits de 20 p.c. d'escompte.

Fermé à 1 h. le samedi durant le mois de juillet et août.

**John Murphy & Cie**

2343 Rue Sainte-Catherine

Coin de la rue Metcalfe

Conditions : au comptant et un seul prix

TÉLÉPHONE 3833

MAISON FONDÉE EN 1852

**C. LAVALLÉE**

(SUCCESSEUR DE A. LAVALLÉE)

Importateur d'instruments de musique de toute espèce ; réparations de toutes sortes exécutées à très bref délai. Toujours en stock des instruments pour orchestre et fanfare à des prix très réduits. Violons faits à ordre.

35, COTE ST-LAMBERT

MONTRÉAL

**Un LEZARD**

DANS L'ESTOMAC

Pendant les quelques années que j'ai vécu aux Etats-Unis, je fus atteint d'une maladie qui me faisait mourir. Avec des douleurs atroces dans l'estomac, je me sentais très faible et étais affligé de beaucoup de vents. Après avoir consulté les principaux médecins de Troy, N.-Y., et après avoir pris des centaines de remèdes, on me déclara que j'avais un lézard dans l'estomac et que ce qu'il y avait de mieux à faire était de retourner dans mon pays. Je revins donc à Montréal où on me conseilla d'aller voir M. Z. Brabant, le célèbre herboriste, 2242, rue Notre-Dame. Après m'avoir examiné, ce Monsieur me déclara que je n'avais pas plus de lézard dans l'estomac que sur la main et que tout mon mal venait de la dyspepsie. Je pris alors de ses remèdes composés de racinages, et en moins de trois mois ils me guérirent radicalement. (Signé) ARTHUR SAVARIAT, Polisseur,

156, rue Richelieu, Ste-Cunégonde.

Consultations Gratuites

**Z. BRABANT**  
HERBORISTE

2242, Rue Notre-Dame, Montréal

**GLACIERES ! ~ SORBETIERES ! AUX DAMES**

\$3.00 à \$45.00

\$1.50 à \$25.00

**HAMMAOS \$1.00 à \$5.00**

CHEZ **L. J. A. SURVEYER**

6 RUE SAINT-LAURENT 6

34724

PRODUITS DE LA

**GRANDE CHARTREUSE**

**LIQUEURS, ELIXIR ET SPECIFIQUE DENTIFRICE.**

Les consommateurs des produits authentiques de la "GRANDE CHARTREUSE" doivent exiger sur chaque bouteille le passe-partout ci-dessous signé par le Révérend Père Procureur L. Garnier :

POUR EVITER TOUTE CONTREFAÇON OU IMITATION, EXIGER SUR CHAQUE BOUTEILLE LE PASSE-PARTOUT CI-DESSOUS


Seuls Agents et Fondés de pouvoirs de la GRANDE-CHARTREUSE

AU CANADA

LA COMPAGNIE D'APPROVISIONNEMENTS

ALIMENTAIRES

de MONTRÉAL (limitée).



**LA SOCIÉTÉ ARTISTIQUE CANADIENNE**

Fondée dans le but de répandre et de développer le goût de la musique et d'encourager les artistes

(Incorporé par Lettres Patentes, le 24 Décembre 1894)

Capital Action - - - - - \$50,000

**Bureaux : 210, rue St - Laurent**

TEL. BELL 7216

2851 Prix d'une valeur totale de \$5,800.00 seront distribués tous les quinze jours

1	PRIX DE	.....	\$1,000.00
1	"	.....	400.00
1	"	.....	150.00

Et une foule d'autres prix variant de \$50.00 à \$1.00.

**PRIX DU BILLET - - - - - 10 CENTS**

Nous expédions nos billets dans toutes les parties du pays, sur réception du prix et de 3c en timbres pour frais de port.

**J. B. C. TRESTLER L.C.D.**

Chirurgien - Dentiste

200 RUE ST - DENIS

Au-dessus de la phar. Baridon

Extraction de dent sans douleur par le chloroforme, l'éther, le protoxide d'azote, ou la chlorure d'éthyle. Dents posées sans palais ou sur monture en or, aluminium, vulcanite, ou cellulose. Obturation en or, argent, platine, porcelaine. Couronne en or.

**GEORGE VIOLETTI**

Seul fabricant de Harpes au Canada. Spécialité : Réparations d'instruments en cuivre et bois. Argentures, dorures, etc.

No 11 1/2 RUE GOSFORD  
MONTRÉAL

**HOPITAL PRIVE DU DR GADBOIS**

238 et 242 Rue Cadieux

Près de la rue Ste-Catherine

Fondée en 1843 par le Dr J. P. Gadbois, ex-médecin surintendant de l'institut Murphy. Traitement rapide de l'ivresse, délire, etc. Traitement radical des habitudes d'intempérance, morphimanie, etc., par la méthode du Gold Cure.

Laprie & Lavergne  
PHOTOGRAPHES  
360 RUE ST-DENIS 2

PHOTOGRAPHIES DE TOUS GENRES  
PORTRAITS A L'HUILE, AU GRAYON,  
PASTEL, ETC., ETC.  
TELEPHONE 7283

ACADEMIE FONDÉE EN 1891

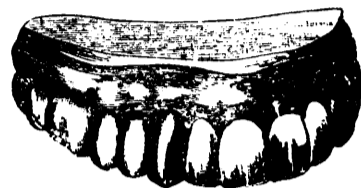
Notre nouveau corsage sans couture est une des merveilles du jour. L'ajustement est parfait sans être obligé d'essayer. Les cours comprendront le Dessin des Patrons, la Coupe, l'Assemblage, l'Essayage, la Rectification, les Garnitures du Corsage, la Jupe, le Manteau, le Dolman, etc., etc., etc.

ACADEMIE, 88 RUE ST-DENIS Montréal. Téléphone 6057.

Mme E. L. ETHIER, Principale.

**DENTISTE**

Nouveaux procédés américains pour plombage de dents, en porcelaine et en verre, plus résistant que le ciment, imitant parfaitement la dent.



Nouveau métal pour palais, extra léger. Nouveau procédé pour plomber et extraire les dents sans douleur.

**A. S. BROUSSEAU, L.D.S.**

No 7, RUE SAINT-LAURENT, MONTRÉAL

**La Nouvelle Revue**  
18, Boulevard Montmartre, Paris.

Directrice : Madame Juliette ADAM

PARAIT LE 1<sup>er</sup> ET LE 15 DE CHAQUE MOIS

13 mois	6 mois	3 mois
50 <sup>fr</sup>	26 <sup>fr</sup>	14 <sup>fr</sup>
56 <sup>fr</sup>	29 <sup>fr</sup>	15 <sup>fr</sup>
62 <sup>fr</sup>	32 <sup>fr</sup>	17 <sup>fr</sup>

PRIX de l'abonnement

On s'abonne sans frais dans les Bureaux de la Revue, les agences de l'Odéon, Levasseur et celles de la Société générale de France et de l'Étranger.

**LA REVUE HEBDOMADAIRE**

La plus intéressante des revues parisiennes

ABONNEMENT, \$6 40 PAR AN—6 MOIS, \$3 30

La Revue Hebdomadaire publie la première, après l'apparition en volume, les romans des principaux écrivains de ce temps notamment : Paul Bourget, François Coppée, O. Daudet, etc

S'adresser à la LIBRAIRIE DERMIGNY, 126 W. 25th street, New-York où à la succursale, 1608, Notre-Dame. G. Hurel, gérant

**PATENTS**  
TRADE MARKS  
COPYRIGHTS.

CAN I OBTAIN A PATENT? For a prompt answer and an honest opinion, write to MUNN & CO., who have had nearly fifty years' experience in the patent business. Communications strictly confidential. A Handbook of Information concerning Patents and how to obtain them sent free. Also a catalogue of mechanical and scientific books sent free.

Patents taken through Munn & Co. receive special notice in the Scientific American, and thus are brought widely before the public without cost to the inventor. This splendid paper, issued weekly, elegantly illustrated, has by far the largest circulation of any scientific work in the world. \$3 a year. Sample copies sent free.

Building Edition, monthly, \$5.50 a year. Single copies, 25 cents. Every number contains beautiful plates, in colors, and photographs of new houses, with plans, enabling builders to show the latest designs and secure contracts. Address MUNN & CO., NEW YORK, 361 BROADWAY.